

**PRIX
ARMAND LUNEL
2010
PAGES 9 À 24**



N° 28 - 2011

P.E.N. CLUB DE MONACO

SOMMAIRE

Page	Titre et auteur
1	Vers inédits <i>par Louis Barral</i>
2	Du silence de T. <i>par Robert Fillon</i>
3	American dream <i>par Robert Fillon</i>
5	Le mari et l'ami <i>par Alain Pastor</i>
8	Poèmes <i>par Jeanne Maillet</i>
9	PRIX ARMAND LUNEL 2010: Mon bagage <i>par Pierre Delobel</i>
25	Fafou <i>par Corinne Roehrig-Saoudi</i>
30	Muhamad, sceau des prophètes de Dieu <i>par Robert Roc</i>

Le Centre de Monaco du PEN CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fonds et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous l'exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.

Illustration première de couverture :
Danièle Lorenzi-Scotto

VERS INÉDITS DE LOUIS BARRAL

Hymne national

*Traduction du texte monégasque
de Louis Notari*

Holà ! gens d'ailleurs,
holà ! gens sans peur,
sachez qu'être petit ne joue en le coup.

Depuis toujours dominant notre terre
le rouge et le blanc
ondulent au vent,
depuis toujours ces deux couleurs altières
symbolisèrent notre liberté,
grands et petits l'ont toujours respectée !

Nous avons toujours eu le même pavillon,
nous avons toujours eu la même religion
et pour notre honneur toujours
mêmes princes ; sans retour
nul jamais changer ne nous fera,
tant qu'au ciel le soleil brillera.
Dieu nous aidera
et personne changer ne nous fera.
Personne !

Nous sommes peu nombreux
mais tous défendons notre tradition ;
nous ne sommes pas forts
mais si Dieu nous aide.

Holà ! gens d'ailleurs,
holà ! gens sans peur,
sachez qu'être petit ne joue en le coup.

Terre chérie entre toutes les terres
tu es d'azur et de sérénité.
Terre d'ardeur et de toute lumière
tu es de gloire et de pérennité. (bis)

Mes vers...

Pour qui ne voit le fil qui ensemble les lie
ils semblent un fourbi fourni en riquiqui.
Il s'agit du monisme :
soit le matérialisme
ou l'idéalisme... oui, des mots, mais l'un ou l'autre
sans aucun panachage
car dans le marchandage
réside le marais en lequel on se vautre
au moindre contretemps.
N'est-ce dans le mitan
que se tient la vertu ?
Une bêtise en plus
que disaient les anciens. Nous sommes à la suite
de tout le bataclan... sinon à la poursuite,
créature unique, d'on ne sait quel destin.
À chacun en son cœur de trouver son chemin.
Si vous m'en croyez, mieux vaut tenir que courir –
encor le sage antique – on peut en discourir...



Du silence de T.

Par Robert FILLON

Voici que je m'avance, moi, et que je viens vous parler du silence. De quel droit ? Le silence est la seule chose, certainement, dont on ne puisse pas parler. C'est briser l'objet même de ma découverte. Les mots parlent d'eux-mêmes en mots. Le silence devrait s'éterniser, une sorte de gouffre qui absorberait tous les mots possibles. Pourtant, non, le silence n'a pas tué les mots qui se pressent pour parler de lui.

Dans je ne sais plus quel roman, l'héroïne perd son second prénom. Le premier est déjà un diminutif. Le second se réduit à une initiale. Elle devait s'appeler Valérie, personne cependant qui s'en souvienne. Seuls les lecteurs les plus assidus, ou ceux qui projettent d'écrire des thèses, sauraient se rapporter à ces lettres qui manquent. En cessant de m'appeler, T. ne s'est plus appelée elle non plus. Une seule lettre lui reste, le vingt-sixième à peine de l'alphabet par quoi commence le monde. Une consonne, car les voyelles sont intolérables. On ne peut tolérer ni le A ni le E, accentué ou non, ni le I. Le nom même du personnage se doit de devenir imprononçable. Il ne disparaît pas pour autant, il reste comme suspendu entre le néant et le mot. On ne sait que faire de ce nom qui n'en est pas un, il y a là quelque chose de l'ordre de la perte ; mais si c'est elle – l'héroïne dont je parlais à l'instant – qui a perdu, c'est nous-mêmes qui nous sommes spoliés de ne plus pouvoir l'appeler, notre personnage de papier et de mots, elle que nous aurions pu sans doute aimer, et qu'elle devienne pour nous cette forme inerte dans un désert bruyant et ravagé où plus aucun vocable n'a cours.

Tout avait pourtant à peu près bien commencé. Dans les soirées, nous nous rencontrions. Il y avait toujours beaucoup de monde. T. papillonnait volontiers. C'était l'époque où elle écrivait des articles et tentait de les placer. Elle avait commencé comme tout le monde par offrir sa prose gratuitement, espérant peu à peu se construire une liste de « références » qui devaient lui permettre, sinon de vivre de sa plume, du moins de gagner un peu d'argent pour satisfaire son orgueil et son ambition de se dire « critique littéraire et journaliste » (ou l'inverse, je ne sais plus bien). Même si, par la quantité dénombrable, il n'y avait pas beaucoup de monde dans ces soirées, l'impression était toujours que nous étions trop. On sait que les appartements parisiens sont plutôt petits et la crise immobilière, bien entendu, n'arrange rien. A moi, cette sensation de surpeuplement m'a toujours été désagréable. T. me traitait de campagnard, nous venons pourtant tous deux de villes moyennes et elle sait parfaitement que la mienne est plus grande que la sienne. Campagnard,

car je n'avais pas encore accepté qu'il faille seulement faire nombre et venir s'ajouter, candidat consommateur, aux autres candidats consommateurs. A Paris, on ne sait pas pourquoi on fait la queue et tout le monde s'en fiche d'ailleurs. Il faut seulement être dans la bonne queue au bon moment. Gare à celui qui accède directement au vendeur de l'objet qu'il convoite, au guichet où il se présente, au cinéma où il a décidé de voir un film : celui-là est sans contredit dans l'erreur. Il patauge dans la faute de goût. Il a plongé tête la première dans la ringardise. T. était ainsi, avec sa rage de placer ses articles et de se placer elle-même. Nous allions voir les expositions qu'il faut avoir vues, nous en parlions aux gens qu'il faut connaître, elle lisait les revues qu'il faut lire et dans une parfaite logique elle tenait que c'était aussi celles où elle devait écrire.

Mon indolence faisait de moi un être éminemment maniable. J'étais devenu un accessoire guère plus encombrant qu'un téléphone portable et je pouvais en outre servir à d'autres usages tels que conduire une voiture ou héler un taxi dans la rue (même si, je dois l'avouer, alors comme maintenant, je ne sais ni beugler ni siffler en mettant deux doigts dans la bouche, et quelque chose me dit que je ne suis pas prêt d'apprendre). Pour ce qui est des transports (et vous donnerez bien à ce mot le sens que vous voulez), les demandes des femmes sont multipliables autant qu'inépuisables. D'ailleurs, T. me faisait rire parfois, surtout au début. Le statut d'animal de compagnie amélioré me convenait assez bien et j'avais sur nos amies les bêtes le privilège de pouvoir me moquer – sans limite, pourvu que cela fût fait avec discrétion – de celle qui me tenait par la laisse.

T. m'aimait-elle ? Précisément, je n'en sais rien. Durant les quelques années que nous sommes restés ensemble, ce ne fut pas un sujet entre nous. Je devinais qu'elle aurait raillé le lieu commun de l'« amour-toujours ». D'ailleurs, nous ne nous sommes jamais décidés à vivre ensemble. Nos trajectoires de célibataires se sont croisées, se sont superposées sans jamais se confondre. Notre programme binaire comportait des erreurs. Je ne faisais qu'écouter, j'absorbais les mots qui sortaient de sa bouche ou qu'elle jetait sur le papier. C'était souvent intéressant d'ailleurs, et combien de peintres, de plasticiens dont on parle ici et là n'ai-je pas connus grâce à elle ? Mes mots à moi ne comptaient pas. J'étais avocat stagiaire, j'acceptais les dossiers d'aide judiciaire plus souvent qu'à mon tour, je me retrouvais chez le juge d'instruction ou en correctionnelle ; je me disais, sans y tenir tant que ça, que j'aimerais bien pénétrer le

milieu du crime pour me consoler du peu de romans policiers que j'avais lus ; en attendant, je plaçais pour des décervelés, des sauvageons comme les avait appelés un Ministre, précocement esquinés par la vie, persuadés de n'avoir ni bien ni mal agi – puisque le Bien et le Mal, s'ils ont jamais existé, ont disparu depuis longtemps de la surface de la terre – et armés d'une seule certitude : celle que les choses n'auraient pas pu être autrement. De ce que je pouvais dire au Palais de Justice et dans les commissariats, T. et moi ne parlions jamais. Notre parole à deux, c'était la sienne. Pour moi, la sphère professionnelle renfermait tous les grands mots possibles.

En somme, si nous n'étions pas un ménage, de plus en plus nombreux étaient les gens pour lesquels nous formions un « couple établi ». Je sentais croître ma passivité à l'égard de la domination de T. Pas au point cependant d'éluder la question de l'avenir. En ce moment même, je défendais une femme qui avait tué son compagnon. Ils s'étaient juré, d'une manière quelque peu bête et démodée, de vivre et de mourir ensemble. « Dix minutes avant de sortir le pistolet, j'y croyais encore du plus profond de moi », disait la meurtrière. Que s'était-il donc passé ? « J'ai senti brusquement que ça n'allait pas être possible. Toute une vie, c'est vraiment trop long. En plus, on vit vieux de nos jours. On vit longtemps et ça n'épargne pas la fatigue. C'est sûr que je n'allais pas pouvoir tenir tout ce temps. L'indéfinition est un fardeau insupportable. Tout à coup, je n'ai plus eu de doute. »

A ma propre stupéfaction, j'ai eu brusquement le sentiment de comprendre cette femme. Tout à coup, elle n'a plus su de quel côté placer sa confiance. La vie, longue ou courte ? La conjugalité – ou la plus nette des ruptures : la mort ?

Ainsi, il fallait que je pose à T. cette même question. Ce que je fis en affirmant : « Depuis toujours, je crois que la confiance ne se divise pas. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ? Puis-je avoir confiance en toi ? J'aimerais que nous fassions un pacte : celui de tout se dire. Pas tout en même temps, bien sûr, mais seulement pouvoir. Oui, pouvoir tout se dire, à tout moment. »

Fallait-il que T. eût des choses à cacher. Peut-être les portait-elle en elle depuis bien longtemps. Ou si c'était une prise de conscience beaucoup plus récente et qui, en quelque sorte, aurait coïncidé avec ma propre interrogation. Jamais T. ne m'accorda la moindre réponse. La question de la confiance demeurait creuse, vacante. Elle se taisait avec moi, tout en continuant comme par le passé de pérorer chez les uns et chez les autres, dans l'idée bien sûr de monnayer tel article qu'elle avait écrit ou tel autre pas encore vraiment sorti de sa plume. Ainsi nous retrouvions-nous séparés, par impossibilité pratique de nous fixer rendez-vous. Elle ne pouvait plus venir chez moi, je ne pouvais plus aller chez elle, car il aurait fallu pour cela pouvoir se livrer au petit marchandage des arrangements de la vie quotidienne. Peut-être vaudrait-il mieux dire d'ailleurs que nous n'avions jamais été ensemble et que la séparation, de ce fait, n'avait pas grand sens pour nous. Le grand silence qui avait cours avant que nous fassions connaissance retomba sur nous. Et, comme ce personnage de roman dont je parlais, T. perdit tous les éléments de son prénom, sauf l'initiale. Désormais, dans ma mémoire, dans mes écrits, cette seule lettre suffit à la désigner. Vraiment ?

American dream

Par Robert FILLON

Quand Louise préparait ses bagages, Franck la regardait. Parfois, il allait fumer une cigarette sur le balcon. Il regardait alors ce fragment de Paris où il pouvait s'imaginer la ville tout entière : les grandes fenêtres des appartements haussmanniens, les façades ornementées, les étages mansardés sous les toits gris, les antennes de télévision et toutes les prothèses techniques – ventilations, champignons métalliques extracteurs de graisses – qui enlaidissent désormais la plupart des immeubles et contre lesquelles on ne fait rien sous l'absurde motif que ces excroissances sont à la fois provisoires et indispensables. L'interdiction de fumer dans les lieux publics s'étendait à toutes les pièces de leur appartement, c'était Louise qui l'avait décidé. Seul le shit avait droit de cité chez eux, Louise en avait

toujours dans le tiroir de sa table de nuit, enveloppé dans du papier d'aluminium. Franck n'y touchait pas. Même si elle s'en servait rarement, elle n'aurait pas supporté de ne pas en avoir à portée de main. Bizarrement, elle ne roulait pas le joint pour se calmer et voir la vie du bon côté, mais seulement lorsque, étant déjà bien disposée, elle se voulait euphorique. Ils étaient généralement allongés l'un près de l'autre, Franck et elle. Ils avaient ou non fait l'amour au préalable. Généralement non. Après avoir tiré quelques taffes, elle passait le joint à Franck. Il le prenait sans se faire prier. Pour autant, le geste n'avait jamais cessé de lui sembler contre-nature.

Quand Louise quittait Franck, c'est méticuleusement qu'elle préparait ses bagages. Elle voulait, disait-elle, oublier d'oublier. Aussi bien ses



objets personnels que ce qu'elle nommait pompeusement « notre passif de couple » : les disputes récentes, les petits ressentiments, les reproches de comportement ou de caractère, tout cela, résumé en quelques phrases, lui servait de formule d'impolitesse pour prendre congé. Au fil des saisons de leur vie commune, les formules conclusives se faisaient de plus en plus brèves ; Louise devenait ce qu'elle n'aurait pas aimé qu'on lui apprenne d'elle-même : une habituée de la rupture. Franck, lui, ne disait rien. C'était sa manière à lui d'être muflé, une façon (très masculine, aurait sans doute proféré Louise ou l'une de ses comparses) de ne pas paraître étonné, alors bien sûr que ces départs, quoique répétés, le laissaient incrédule devant ce qu'il appelait pour lui-même une puérilité forcenée, une inadaptation totale au monde relationnel, temporaire dans ses effets mais incurable. À ce stade de sa vie, Franck partageait avec beaucoup d'hommes et de femmes l'aspiration à un certain confort sentimental. Faute de pouvoir l'obtenir, il se réfugiait dans un semblant de rationalité qui ne le comblait en rien, mais le soutenait un peu pour traverser les heures chaotiques que lui infligeait Louise.

Toute autre qu'elle aurait téléphoné à sa mère. C'est son père qu'elle appelait. Elle lui parlait comme à un vieil amant, quelqu'un à qui l'on n'a ni intention ni envie de cacher quoi que ce soit, et à qui vous unit une complicité un peu désabusée. Elle lui parlait et lui sans doute, comme Franck, se taisait. Le coup de fil était assez bref, mais il n'y avait pas d'intervalle entre les phrases de Louise. Certainement, ils ne parlaient pas tous deux en même temps ; et l'on peut donc en déduire que lui ne disait rien. Le fil de son micro aurait pu être coupé, rien n'aurait été modifié dans le strict ordonnancement de ces appels. Des hommes, des hommes silencieux autour de Louise, est-ce leur faute à eux ou celle de Louise ? Serait-ce l'effet d'un moment particulier de l'histoire des hommes et des femmes ? Coupant court à tous les processus interstellaires, on passerait directement du chaos aux trous noirs et Louise, en grande prêtresse des catastrophes conjugales, aurait accompli cela ?

Quand Louise revenait, c'était Franck qui se mettait à parler. La raison reprenait ses droits. Une raison très près du sol : Franck racontait les petits faits de son quotidien, comme si Louise s'était simplement absentée pour une course en ville plus longue que prévu. Il ne s'illusionnait guère sur la possibilité de

rétablir ainsi la continuité du vivre ensemble. Mais tandis qu'il parlait, saisi d'un étonnement douloureux, il lui semblait pouvoir contenir sa souffrance dans des limites acceptables d'intensité. Louise à son tour restait silencieuse. Elle ne niait ni son départ ni son retour. Elle n'était pas même égarée, elle avait seulement décidé qu'il convenait qu'elle soit là – là : ce bizarre chez elle à éclipses – et non plus ailleurs. Elle ne défaisait pas ses valises tout de suite. Et à l'instant où elle allait, à ses propres yeux sans doute plus qu'à ceux de Franck, paraître stupide à force de rester sans contenance, les bras ballants, désœuvrée, elle reprenait sa place dans la maison en entamant une tâche domestique à peu près inutile : épousseter quelques livres, reclasser une petite pile de CD de manière complètement arbitraire, essuyer la vaisselle rangée dans l'égoûttoir. Louise était revenue. Le balancier avait franchi son point bas, il s'élevait à nouveau. Ce phénomène d'oscillation paraissait prendre de plus en plus de place dans leur ménage. Du moins Franck le ressentait-il ainsi. L'attitude de Louise, c'était qu'elle ne s'apercevait de rien. Où allait-elle ? Franck ne le savait pas. Il ne pouvait rien demander, évidemment. La décomposition totale, immédiate, les guettait au bout de la question qui n'aurait de toute manière suscité en retour que des propos mensongers, incohérents, acerbes. Tout ce dont Franck avait su se garder jusqu'alors. Et pour cela, il lui fallait bien attendre, constater, accepter que ces fuites sans motif, sans destination, sans finalité, fassent désormais partie du visage de la femme aimée. Aimée ? Qui aurait pu le dire encore ? Qui, de ces incohérences, aurait pu tirer la certitude que quelque chose était demeuré intact – et que ce quelque chose était ce que l'on place en principe au rang de l'essentiel. Franck commençait à douter. Cela finit par se voir.

Louise le vit, sans doute. Un soir, elle lui lança tout à trac un seul mot : « Kentucky ». Ses départs avaient généralement lieu dans la journée. Cette fois, on était le soir. Les valises n'étaient pas prêtes. Il sut que c'était bel et bien fini. Il l'aida à préparer ses affaires et fut presque contrarié de voir qu'il n'y en avait pas plus que d'habitude. Puis il songea au rêve américain, réminiscence des livres et des films de son adolescence. Bien plus tard dans la nuit, il consulta un atlas pour savoir où se trouvait le Kentucky et quelle en était la capitale. Tout en sachant que ce n'est sans doute pas dans la capitale qu'elle se rendrait.

Le mari et l'ami

Par Alain Pastor

Un appartement coquet. Grand salon avec cuisine américaine. Le Mari porte un tablier de cuisine ; il a un couteau à la main droite. On sonne à la porte.

- LE MARI : J'arrive, une petite minute, voilà, voilà...
- L'AMI, inquiet : Eh ! C'est comme ça qu'on accueille les amis !
- LE MARI : Oh ! Pardon ! Je t'ai fait peur, c'est que je suis en train de préparer le repas.
- L'AMI : Un instant j'ai bien cru que tu allais m'embrocher comme un de ces poulets.
- LE MARI : Allons ! Sois sérieux ! Approche, viens que je te serre dans mes bras, toi, mon ami, mon vieil ami, mon meilleur ami, et peut-être bien mon seul ami.
- L'AMI : Tu exagères. Tu es toujours entouré d'amis.
- LE MARI : Balivernes ! De simples relations de travail, des camarades perdus de vue. Des ombres qui traversent ma vie.
- L'AMI : Ça sent bon !
- LE MARI : Du poulet. Avec une sauce à la moutarde. Ça ira ?
- L'AMI : Excellent. Stéphanie n'est pas là ?
- LE MARI : Tu l'as remarqué tout de suite ; je dois l'excuser, tu sais, elle regrette, car elle savait que tu venais, elle t'aime bien, mais elle ne pouvait pas rester, non, je vois que tu es déçu, il ne faut pas, elle a dû partir, elle m'a quitté !
- L'AMI, surpris : Elle t'a quitté !
- LE MARI : Pardon ! Mon cher ami, je m'exprime mal, oui, elle m'a quitté, précipitamment d'ailleurs ; ça a commencé par un coup de fil, ce matin, tôt, je dormais encore, six heures, peut-être six heures trente...*Il trempe un doigt dans une coupelle.* Oh ! C'est chaud !
- L'AMI : Alors ?
- LE MARI : Je vérifie la sauce ; Stéphanie dit toujours qu'il faut bien tourner, sinon...
- L'AMI, insistant : Où est Stéphanie ?
- LE MARI : Merci mon doux ami de penser à elle, ça lui ferait tant plaisir de savoir que tu es si préoccupé, je crois qu'elle te...
- L'AMI : Je t'en prie, avance un peu.
- LE MARI : Tu as raison, six heures trente, disons sept heures, le téléphone sonne, c'était sa tante Agathe.
- L'AMI : Que voulait-elle si tôt ?
- LE MARI : La tante, rien du tout ; c'était sa voisine, elle disait qu'il fallait se rendre à son chevet, au chevet de tante Agathe, vu que le docteur disait que la médecine avait atteint ses limites ; on attendait même le prêtre, pour l'extrême onction.
- L'AMI : C'est bien triste.
- LE MARI : Comme tu dis. On le sort toujours dans ces moments-là, mais on est vraiment peu de choses. Tu vois, ici, maintenant, on parle, on mange, on boit, on rit, et hop ! Voici que l'un de nous, moi, ou toi, pousse un cri, même pas un cri, juste un soupir, et tombe au sol. Pour ne plus se relever. Il est mort, *il hésite*, ou plutôt tu es mort, si c'est toi, bien sûr.
- L'AMI, malicieux : Tu aurais pu en choisir un autre !
- LE MARI : Oh ! Ami exquis ; je regrette, je ne te savais pas si sensible, si impressionnable ; Stéphanie vante toujours ta force de caractère, ton courage, tiens, un jour elle a dit que tu l'avais soulevée dans tes bras...
- L'AMI : Elle est donc au chevet de sa tante malade.
- LE MARI : Oh, tu peux dire mourante. C'est une question d'heures. Si ça se trouve, Stéphanie va nous rejoindre. Quelle joie, n'est-ce pas ?
- L'AMI : Tu ne peux pas lui téléphoner ?
- LE MARI : Pas de téléphone ; la tante a sa maison loin du village, à la campagne, elle y élève des poules et des lapins, paraît-il. On dirait que tu es inquiet ; rassure-toi, elle nous donnera bientôt de ses nouvelles, *soudain mystérieux*, enfin, je l'espère.
- L'AMI : Pourquoi dis-tu cela ?



- LE MARI : Réfléchis avec moi, soupçonneux ami. Je t'ai dit qu'elle est au chevet de sa tante Agathe. Voilà bien l'argument que l'on sert depuis toujours aux maris cocus.
- L'AMI : Que vas-tu imaginer ?
- LE MARI : Ah, mon extraordinaire ami ; qu'en savons-nous ? Tante Agathe, en quinze années de mariage, jamais entendu parler ; ce départ précipité, bien suspect, un bon prétexte pour rejoindre un amant, et à cette heure-ci, je les imagine entrain de faire...Bon dieu ! Tu as l'air bouleversé.
- L'AMI : Tu parles de ces choses pénibles avec un tel détachement.
- LE MARI : Eh, mon bel ami, tu as fait vœu de célibat, tu échappes ainsi au sort des malheureux maris ; à l'église, sitôt les alliances échangées, combien d'hommes, de l'assemblée réunie, qui viennent nous congratuler songent déjà à nous affubler de cornes.
- L'AMI, *il proteste* : Mais Stéphanie...
- LE MARI : Il me faudrait du sel ; inestimable ami, pourrais-tu ouvrir ce placard, il doit s'y trouver, avec le poivre, si tu en veux...
- L'AMI : Il ne faut pas que tu...
- LE MARI : Juste du sel, tu as raison. Pas trop quand même, je pense à ton hypertension.
- L'AMI, *agacé* : Je ne suis pas hypertendu !
- LE MARI : Non tu as raison, c'est moi. Dernière visite chez le médecin : dix-sept de tension, et au repos. Tu aurais vu sa tête ; *il demande* : des soucis ? Travail ? Je gagne bien ma vie. *Il poursuit* : Problèmes de couple ? Quinze ans de mariage, bientôt seize, avec la même femme, j'ajoute. *Il rit, le brave docteur, et me félicite.* Alors c'est l'hérédité, *il insiste.* Ah, oui, mon père, un jour, après une randonnée en montagne, il s'est effondré, alors les gendarmes l'ont...tu l'as connu mon père ? Mais, oui, je t'avais présenté comme mon meilleur ami.
- L'AMI : Désolé, je ne l'ai jamais rencontré.
- LE MARI : Comme c'est curieux, je suis sûr du contraire. C'est agaçant ! Vous autres, votre mémoire est volatile, tout s'envole, rien ne reste ; les souvenirs, moi, je n'oublie rien, tout est là, rien ne bouge, tout s'est fixé, les scènes défilent avec précision : comme la partie de badminton.
- L'AMI, *surpris* : La partie de badminton ?
- LE MARI : Oh non, athlétique ami, ne me dis pas que tu as oublié cette si belle journée. Le Parc Mendelssohn, le ciel bleu azur, le déjeuner sur l'herbe, et en guise de digestion, ma sœur Irène qui propose une partie de badminton ; tu formes un duo avec Stéphanie, le score est serré, Irène joue bien, mais d'un coup précis et rageur tu marques le point décisif ; la joie de Stéphanie, elle se jette à ton cou, ne le lâche plus, elle semble danser collée à ton corps ; je ne l'avais jamais vue si heureuse.
- L'AMI : Je me souviens de cette journée, mais pas de ces détails.
- LE MARI : C'est bien heureux ; le temps passe, et ces instants de bonheur fugace, il n'est pas sûr qu'on les revive un jour.
- L'AMI, *soudain inquiet* : Je vais peut-être te laisser.
- LE MARI : Précieux ami, ne m'abandonne pas ! Je parle trop et je suis un mauvais hôte. Pas d'apéritif versé, allons, voici un verre, je te préviens c'est un peu fort, mais le goût...oh, la bouteille est presque vide, ouverte hier soir, je suis désolé, j'ai pris un peu d'avance.
- L'AMI : Je l'avais remarqué.
- LE MARI : Ah, délicat ami, tu t'inquiètes pour ma santé, mais je vais bien merci, les idées sont claires, je me sens détendu, je suis calme, et même déterminé, *d'un ton naturel*, je vais tuer ma femme. En accompagnement du poulet tu préfères du riz ou de la purée ?
- L'AMI, *horriifié* : Mon dieu, que dis-tu ?
- LE MARI : Du riz ou de la purée ?
- L'AMI : Juste avant. Ta femme!
- LE MARI : Ma femme ? Oui, je vais la tuer.
- L'AMI : Quelle horreur ! Pourquoi ?
- LE MARI : Parce qu'elle me trompe avec un autre homme. Un mari sait toujours. Et je te rappelle que tu n'es pas marié.
- L'AMI, *inquiet* : Et cet autre homme, tu le connais ?
- LE MARI : Mon ami détective, j'ignore son nom. Mais je compte sur toi pour m'aider, j'aimerais bien le connaître.
- L'AMI : Pourquoi ?
- LE MARI : Parce que je vais le tuer aussi.

L'AMI : Tu seras arrêté et tu iras en prison !

LE MARI : Véritable ami, te voilà soucieux de mon sort. Rassure-toi, j'ai tout prévu, on ne pourra pas me soupçonner. Je dois d'abord trouver l'homme. Tu dois le connaître.

L'AMI : Pourquoi dis-tu cela ?

LE MARI : Tu es proche de Stéphanie ; elle aurait pu se confier, ou tu pourrais avoir des doutes sur ses relations masculines, patron, collègues, voisins, ou qui sait, amis proches.

L'AMI : Il doit y avoir méprise ; je ne crois pas que Stéphanie soit une épouse volage.

LE MARI : Généreux ami, tu la défends avec ardeur. Hélas, j'ai des preuves de son infidélité.

L'AMI : Quelles preuves ?

LE MARI : Je les garde pour moi ; on verra par la suite. Disons qu'elles m'ont permis de définir ce que la police appelle un portrait-robot.

L'AMI : Un portrait-robot de l'homme ?

LE MARI : De l'homme que je vais tuer.

L'AMI : A qui ressemble-t-il ?

LE MARI, avec un regard trouble : A un ami curieux.

L'AMI : Je ne comprends pas.

LE MARI : Ami trop modeste. Veux-tu que je te serve un autre verre ? Ambigu. Non, le premier a dû suffire. Que se passe-t-il ? Tu es si pâle.

L'AMI, il hurle : Tu m'as empoisonné !

LE MARI : Excessif ami, tout de suite la tragédie !

L'AMI, il agonise : Je meurs.

LE MARI : Adieu défunt ami. Je bois au salut de ton âme. Il est temps que je prenne du repos, cette discussion m'a coupé l'appétit. *Il sort.*

STEPHANIE, elle entre par la porte principale, visiblement affolée : Oh ! Non ! Il l'a fait ! C'est trop tard. Réveille-toi, je t'en prie réveille-toi...Dieu soit loué, j'ai cru que tu étais mort!

L'AMI, Il ouvre les yeux : Enfin te voilà ! J'ai cru que tu étais morte !

STEPHANIE : Il m'a éloignée. J'étais à l'hôpital, il prétendait que tu avais eu un malaise à cause de ton hypertension.

L'AMI, agacé : Je ne suis pas hypertendu !

STEPHANIE : C'est vrai. C'est lui qui l'est. Mais tu as bu dans ce verre, et tu es vivant !

L'AMI : Un pressentiment, j'ai pris le sien sans qu'il le voie.

STEPHANIE : Alors, il a bu le verre qu'il t'avait destiné. Où est-il ?

L'AMI : Parti dans la chambre.

STEPHANIE : Mon dieu, à présent il doit être...

LE MARI, il apparaît, visiblement heureux : Ressuscité ! Ah la surprise, mes amis tourtereaux. Je vous ai fait peur, avouez !

STEPHANIE, L'AMI : On a cru que tu étais mort!

LE MARI : Mort! Quelle idée! Amis fantasques, il faut vivre, vivre, après il sera bien temps de mourir. Allons le repas est prêt, mettons-nous à table. *Il se saisit du couteau.* Viens Stéphanie, à ma droite, et toi, émotif ami, approche que je t'embrasse.

L'AMI : Quand tu auras posé le couteau!

LE MARI : Méfiant ami, *il lui tend le couteau*, à toi de découper le poulet. J'ai faim. Eh bien, vous ne mangez pas ?

STEPHANIE : Tu dois prendre ton traitement contre l'hypertension.

LE MARI : Dévoué ami, peux-tu les avaler pour moi, maintenant nous partageons presque tout.

L'AMI, agacé : Je ne suis pas hypertendu !

LE MARI : Obstiné ami !

L'AMI : Allez, pour ton plaisir, donne ces pilules.

LE MARI : Alors, tu avales ?

L'AMI, soupçonneux : Tu ne voudrais pas m'empoisonner ?

LE MARI, il éclate de rire : Incorrigible ami !

NOIR

POÈMES

de Jeanne MAILLET

Quand les volets

*Quand les volets sont clos et que l'heure s'achève
Sur l'immobilité des mondes disparus,
Quand la maison devient absente comme un rêve
Éparpillant les gestes que nous n'avons plus,
Il est un lieu très doux balayant la tristesse
Et redonnant l'éclat à nos trésors perdus
Son nom est mieux qu'amour, son nom est la tendresse
Il nous parle tout bas. L'avons-nous entendu ?*

A une petite pluie

*Déjà finie, petite pluie ?
Déjà finie ta ritournelle ?
Fais un effort, je t'en supplie
J'ai mis de côté mes ombrelles
Et tant j'aime ton clapotis
Et le fin réseau de dentelle
Que tu poses come un lacis
Sur les pavés de la ruelle
Que je veux te dire merci
Pour la timide cascatelle
Qui m'enchanté cœur et esprit !
Merci, merci petite pluie
Pour ton exquise ritournelle !*

Mon joli temps

*Mon joli temps des outre dunes
Des outre chants, des outre mers
Je vais cueillant des fleurs de lune
Tu mets mon cœur tout à l'envers*

*Mon tendre jardin de vacances
Mon ciel de Mai, mon reposoir
J'ignorais tout de l'espérance
Avant d'oser un au revoir*

*Mon chant fétiche, ma brulûre
Mon grand cadeau de l'univers
Il ne faut pas mais je le jure :
Tu mets mon cœur tout à l'envers !*

Ces trois textes ont fait l'objet d'une publication dans la revue "Le Coin de Table", La Maison de la Poésie, rue Ballu, Paris 2010 et 2011.

**Prix Armand Lunel 2010
du P.E.N. Club de Monaco :**

“Mon bagage” de Pierre Delobel

L'auteur

Pierre DELOBEL est né à Lille en 1971, et, de toute sa vie il n'a pas résidé plus de deux ans en dehors de la métropole Lilloise. Il est un homme du Nord, pas forcément par choix -il aime le soleil et le bon vin- mais parce que ses racines se sont fixées dans ce pays.

Concepteur-Rédacteur dans la communication depuis quinze ans il passe ses journées à écrire pour des annonceurs... et puis chez lui, il reprend avec plaisir la plume (plus souvent le clavier maintenant) pour se raconter des histoires.

Depuis trois ans, il participe à des concours de nouvelles, surtout pour partager ses écrits et tenir compte des impressions de lecteurs qui ne le connaissent pas. Leurs remarques sont instructives et lui permettent d'évoluer.

Il aime ces échanges et c'est peut-être aussi pour cela qu'il enseigne la créativité et l'écriture à des étudiants de l'école Sup de Création.

Il affirme "être marié à la plus belle femme du monde et l'heureux père de deux garçons absolument éblouissants".



9

Mon bagage

Existe-t-il une confrérie des porteurs ? Une congrégation créée par les porteurs de chaises, si proches du roi que leur place ne pouvait être qu'enviée. Un ordre qui se serait ensuite étendu aux sherpas, passeurs, mafieux, grooms, porteurs d'eau...

Nouvelle "sucréaliste" : un modeste porteur de valises raconte à ses deux fils son métier ; les règles qui régissent la confrérie, le poids des valises, les rencontres inattendues, les coulisses merveilleuses, la vie.

Mais pourquoi cet homme habituellement si silencieux, professionnellement comme en privé, ne s'arrête-t-il plus de parler ?

Chapitre 1

La première règle d'or du métier de porteur de valises, c'est de ne pas être curieux. Même si les valises vous semblent bien pleines, même si la tentation est grande de les ouvrir pour jeter un œil ou de demander au propriétaire ce qu'elles contiennent, il ne faut jamais savoir. J'ai quatre-vingt-trois ans, dont cinquante de métier, alors je sais de quoi je parle. Tous les porteurs vous le diront. Dès le premier jour, j'ai appris cette règle et je ne l'ai enfreinte que deux fois. J'aurais pu le payer très cher.

J'ai commencé pendant la guerre. Je logeais chez ma tante à Armentières. Vous ne vous souvenez pas d'elle ? Non, vous étiez trop jeunes quand elle est partie. Victor peut-être ? Tu te souviens de cette femme immense, aux cheveux blonds, platine ? Toujours bronzée, toujours souriante, forte comme un homme, douce comme une mère, grossière comme un boucher de La Villette. Une bonne femme, la Luce ! Des épaules larges, le cul aussi. Un bahut ! Toujours la main tendue, soit pour aider soit pour frapper. Pas le genre à se dessiner des bas à la chiorée sur les jambes. De toute façon, elle buvait peu de café. Elle préférait le rouge dès 6 heures du matin. Une femme libre quoi ! Elle avait jeté son corset à seize ans et depuis s'asseyait sur les principes qui l'empêchaient de respirer.

La nuit, elle faisait des petits boulots contre des tickets de rationnement. Je la voyais partir le soir après la soupe qu'elle dévorait à grands bruits. Pantalon noir ; pour une femme à l'époque c'était inconcevable. Elle s'en moquait. Elle retroussait les manches de son inséparable tricot gris et elle empoignait les valoches.

Le lendemain matin, je la retrouvais à la cuisine, assise au bout de la table, un couteau dans la main qu'elle remontait le long du pain posé sous son bras gauche pour me couper une tranche. "T'as bien dormi. Mange. C'est bien petit. Vais me coucher, si on vient tu sais quoi faire." Je savais que je ne devais pas ouvrir, surtout si je voyais une arme, et courir la réveiller.

C'est Tantine qui s'est occupée de moi durant les cinq années de guerre. Votre grand-mère n'était déjà plus là et votre grand-père se battait sur le front. Avant de partir, il avait confié son seul enfant à sa seule sœur. Tu parles d'une famille !

Et puis un matin, Luce a changé de discours : "T'as quel âge maintenant ? Tu commences à être costaud. Ce soir tu pars avec moi. N'oublie pas de faire une sieste sinon tu ne tiendras jamais."

J'avais 14 ans, de l'énergie et de l'insouciance à revendre. La nuit tombée, nous sommes allés

chercher une malle à la Villa Suzanne et Solange. Cette maison me fascinait. Son toit souligné par un bandeau décoratif en stuc ne manquait jamais de me faire lever la tête quand je passais devant. Et cette nuit-là, en attendant que tantine ne ressorte avec le colis, je restais impavide devant la grille. Le quartier était proche de la frontière et de Lille, la contrebande était une tradition. Mon grand-père transportait des cigarettes, mon père de l'alcool artisanal. Les douaniers fermaient les yeux et s'enrichissaient comme ça. Mais les Allemands, c'était une autre affaire. Il fallait faire attention. A 20h le couvre-feu plongeait la rue dans le noir. On voyait bien les étoiles, mais on ne voyait plus ses pieds. Et puis il fallait se faire discret parce que les sentinelles rodaient. La malle me fracassait les tibias. Je râlais ! "Faut porter avec les jambes, me disait-elle. Tu verrouilles le dos, bien droit, tu plies les jambes. Faut te détendre le cou aussi, d'abord c'est pas élégant et comment que tu peux tourner la tête pour surveiller si t'es tout pris des épaules ? Et puis tu la fermes." J'ai fini par oublier la douleur. Voilà comment j'ai débuté. Dans l'ombre. A l'époque, je ne savais même pas si je travaillais pour la résistance ou les collabo.

Je ne voyais que la tête de Tantine, blonde, lumineuse comme un phare. Je suivais comme je pouvais. Nous avons longé la Lys, le chemin des contrebandiers, seuls dans le noir dense, accompagnés par les animaux nyctalopes. J'avais la trouille. Et puis j'avais faim. Une soupe aux topinambours suffit avant d'aller se coucher, mais pas quand on porte une malle qui pèse un âne mort. J'avais faim, peur, froid aux oreilles et chaud aux bras... et soudain Tantine s'est arrêtée, a lâché la malle qui s'est projetée sur mes genoux. Luce s'est précipitée sur moi, me plaquant au sol "Chut !".

Le silence, le noir, la douleur et l'odeur des fougères humides.

Quelques craquements de brindilles un peu plus loin et une silhouette armée d'un fusil qui se découpe sur fond de ciel étoilé. "On va faire le tour" me dit-elle.

- Faire le tour de la Lys ? T'es folle. Jamais je ferai le tour alors qu'on est si près de l'écluse. Je suis trop fatigué.

- Tais-toi, on va se faire repérer. Tu comprends pas que c'est pas un jeu gamin !

J'aurais pu discuter toute la nuit pour ne pas contourner la Lys mais il s'est passé un événement qui m'a définitivement donné tort. Vous connaissez l'effet des topinambours sur l'estomac ? Un peu



comme le chou... en plus puissant. Et à l'instant où je m'apprêtais à négocier le passage risqué du pont, en promettant le silence, mon corps m'a pris bruyamment à défaut. "D'accord, on fait le tour."

J'ai saisi la poignée métallique et soulevé la cantine, honteux. Mes poumons se sont vidés. Mon épaule a craqué. Et la tête blonde a commencé à dodeliner devant moi m'indiquant le rythme de la marche. Porteur de valises. Un métier qui te rentre dans la peau en commençant par la main. Tenez, regardez, elles en ont porté des paquets en tout genre Et mon bras droit. Il est plus long que le gauche. Le corps s'adapte à tout, surtout à quatorze ans. Je crois que je n'ai jamais eu mal au dos. Jamais vraiment. Jamais autant qu'aux bras, aux tibias et parfois aux pieds quand la poignée lâche. J'ai eu le petit orteil droit cassé huit fois durant ma carrière. Certains collègues ont été amputés tellement le bord de la valise était tranchant. Les risques du métier sont multiples. Ce soir-là, je pouvais prendre une balle dans la tête. Après deux heures de marche, j'avais appris à me taire, malgré la souffrance et le découragement. Ma main ne m'appartenait plus, mes jambes non plus. Luce, régulière, semblait ne pas subir le voyage. J'ai compris plus tard que tout se garde à l'intérieur. Si le regard des porteurs de valises semble vide c'est qu'il est tourné en dedans.

Nous sommes enfin arrivés devant la porte d'une maison anonyme, dans une rue calme et humide. Quand Tantine a posé le chargement, je n'ai pas voulu croire que nous avions fini. Petit à petit, je suis sorti de ma torpeur, réalisant tout le chemin que nous avons parcouru. Il devait être deux heures du matin. Un homme est sorti d'une trappe. Vous vous souvenez de la "Traversée de Paris" qu'on regardait sur le magnétoscope ? Tantine c'est Gabin, oui vraiment il y a une ressemblance. Moi je ne suis pas aussi grand que Bourvil mais je n'ai pas l'air plus malin. Et De Funès, dans sa cave, était beaucoup plus impressionnant,

disons plutôt un Lino Ventura. Je me suis assis sur le tas de charbon en attendant que Tantine se fasse payer. C'est ce jour-là que je suis devenu taiseux, je crois. A la lumière d'une bougie, le contenu de la malle a été vérifié. Je n'avais plus le courage de me lever, plus de curiosité non plus, à quoi bon. Sur le mur, les ombres de Luce et de l'homme dansaient au rythme de la flamme. Combien de temps suis-je resté hypnotisé par le spectacle et par la conversation chuchotée ? Tantine m'a réveillé "Viens". Elle m'a attiré au fond de la cave et m'a désigné quatre paquets ficelés, «Prends les deux petits». J'ai cru que j'allais m'écrouler. Le voyage du retour s'annonçait tout aussi éprouvant. Je n'en pouvais plus. Comble de l'ironie, quatre paquets avaient été prélevés de la malle que nous venions de transporter. Elle aurait été beaucoup moins lourde si nous avions été payés au départ. J'ai pleuré.

- C'est son premier jour, a dit Luce.

- Il s'habituerà. Allez, ne traînez pas ici je ne veux pas que les Boches...

Nous sommes partis. La ficelle des paquets me cisailait les doigts. Le papier d'emballage se fragilisait dans le brouillard nocturne. "Fais attention à ne pas craquer les colis, ça pourrait attirer les chiens errants". Ce fut la dernière leçon de cette épreuve : certains paquets fragiles doivent, en plus, être transportés en essayant d'écarter les bras pour éviter les frottements sur les genoux. Les Chinois ont inventé le supplice du porteur d'eau... rien à côté de ce que je subissais.

L'aube nous a accueillis dans la rue des Patineurs. Elle porte ce nom parce qu'elle longe la Lys là où elle gèle facilement. Nous avons pressé le pas pour ne pas croiser les premiers travailleurs. Et sur la table de la cuisine, alors que la Luce ouvrait ses paquets, de magnifiques jambons qui allaient nous tenir toute la guerre, je me suis endormi les bras tremblants.

Chapitre 2

Après une année d'escapades nocturnes, j'étais devenu un passeur hors pair. Silencieux et rapide, surtout depuis que le jambon et les pommes de terre avaient remplacé les topinambours. La Luce ne changeait pas, toujours robuste, toujours prête à descendre une bouteille de rouge. Il faut dire que le vin à l'époque était prescrit par les médecins. Il avait la réputation de maintenir en bonne santé et Tantine en était la vivante illustration.

C'est attablés, un grand verre à la main, que nous avons célébré la libération un après-midi

d'été. J'avais quinze ans, des épaules entraînées et solides, une main droite pratiquement insensibilisée, ce qui me permettait de frapper dur lors des empoignades mémorables qui ont jalonné ma jeunesse. Mais ce jour-là, je n'ai pas eu le temps d'utiliser ma force pour imposer ma volonté. Ils sont entrés sans frapper, enfin sans frapper la porte parce que moi j'ai pris une grande volée sur la tempe. Jamais personne n'avait vraiment levé la main sur moi et surtout ne l'avait baissée avec autant de force. Je suis resté sur le tapis. Sonné.



L'oreille sifflante, me massant le cou pour ne pas sombrer.

J'ai vu la Luce à genoux, tenue en respect par deux molosses. Il fallait vraiment être sacrément costauds pour réussir à lui faire fléchir les jambes. Elle n'était pas de ceux qui courbent l'échine, mais là, elle ne pouvait pas rivaliser. Je voyais le visage contracté de Luce, les dents serrées à s'en casser les mâchoires, le cou tendu comme jamais, le front perlant d'épaisses gouttes qui glissaient dans ses yeux rouges. Une odeur de lutte, de morve et de sang envahissait la cuisine. Tandis qu'un homme me maîtrisait, le quatrième personnage de la bande, sans doute le chauffeur de la traction noire auréolée d'un drapeau tricolore, a commencé l'humiliation.

Quelle a été l'arme la plus terrible de la guerre ? Pour moi, la paire de ciseaux qui a désigné des millions de femmes à la vindicte populaire. Je garde le souvenir de ma tante, le souffle coupé par quelques coups bien placés, criant comme un mouton sous la tondeuse. Les mèches blondes tombaient sur le tapis, tourbillonnant comme les serpentins de la victoire quelques heures auparavant. Et puis, le deuxième passage de la tondeuse provoqua une pluie de petits flocons blancs qui vinrent recouvrir le sol devant mon nez douloureux. Voilà pourquoi mes chers enfants je n'aime pas trop la neige, mauvais souvenir.

Puis ils sont partis, les salauds, pour une maison voisine, une autre voisine. J'ai aidé Luce à se relever. Elle murmura d'une voix rauque :

- Tu vois petit, c'est le problème quand on transporte des valises dont on ne connaît pas le propriétaire. Je suis désolée de t'avoir entraîné dans ce piège. Tout ce que je voulais c'était que tu ne manques de rien. Je n'ai pas choisi mon camp, c'est lui qui m'a choisie. J'ai fait ce que j'ai pu, aux autres de me juger."

Habituellement, la Luce utilisait un langage fleuri, généreusement agrémenté de grossièretés, mais cette fois, tout en se relevant, elle fut animée de ce lyrisme qui m'émut au plus haut point. De nouveau debout elle paraissait plus grande et c'est

à ce moment-là qu'une autre Citroën drapée s'arrêta devant la maison. Deux hommes et une femme sonnèrent à la porte d'entrée. J'avais déjà ouvert la fenêtre pour m'enfuir par le jardin quand Luce décida de leur ouvrir, puis de les suivre. J'ai juste eu le temps de voir la femme se défaire de son béret pour en couvrir la tête de Tantine. Les quatre silhouettes se sont éloignées vers le coin de la rue.

Par l'entrebâillement de la porte j'ai suivi l'événement. Alignées en rang d'oignons sur le trottoir, une quinzaine de personnes attendaient. Je tremblais d'entendre la sentence. Le curé, l'instituteur, le notaire, quelques agriculteurs, la Luce, la boulangère veuve, le jeune charpentier, le livreur de charbon... tous se tenaient droits, fièrement debout devant la foule de curieux. Une traction vint se garer et un grand militaire en sortit. Il avait la démarche maladroite des hommes trop grands, le regard bienveillant, la moustache noble et deux étoiles sur le képi. Il s'approcha d'abord des deux femmes, Luce et la boulangère, et les embrassa. Puis, il accrocha sur leurs poitrines robustes des Médailles de la Résistance qui brillent encore dans ma mémoire.

Je me souviens de Luce, un quart d'heure à peine plus tard, les mains croisées dans le dos, contemplant son jardin par la fenêtre restée ouverte. Nous n'en avons jamais parlé, mais je sais qu'elle pleura ce jour-là. Je l'ai entendue renifler comme un enfant morveux, je devinais le sourire qui arrondissait tellement ses joues que je pouvais le voir même si elle me tournait le dos. Un léger tremblement ébranlait sa carcasse solide. "Les cheveux, ça repousse, mais cette médaille, tu vois, elle restera." Elle resta dans sa boîte surtout ! Dès le lendemain Tantine avait caché pudiquement sa distinction et cherchait à rendre service pour reconstruire le pays.

Il fallait des bras pour transporter ici du sable, là des pierres. "Après tout, une brouette ce n'est rien d'autre qu'une malle ouverte avec une roulette ! Allez viens petit, on a besoin de nous. Et arrête de regarder mon crâne comme ça sinon cette nuit je te rase la tête aussi !"

Chapitre 3

Louis, mon père, votre grand-père, était un érudit doublé d'un maladroit. Plongé dans ses lectures, il dévorait. Une silhouette tassée dans son fauteuil club défoncé, la fumée des Gauloises Caporal ordinaires comme un brouillard évanescant, le bruit régulier des pages, le nez sifflant, le briquet qui rallume et la quinte de toux.

J'aurais pu faire un raffut pas possible, il ne

sortait pas le nez de son livre. Il lisait tout ce qui lui passait sous la main, comme hypnotisé par les pages. Tout le contraire de sa sœur ! Avant de planter un clou, il consultait un manuel. Avant d'acheter un marteau, il lisait son histoire. Avant de partir en guerre, il avait appris l'allemand.

Je me souviens des Jules Vernes qu'il calait sur la chaise pour élever mon corps au niveau de la table,

puis mon esprit, puisque j'étais autorisé à emprunter le livre encore chaud en allant me coucher. Les livres de messe pour caler l'armoire, le dico qui me servait de marchepied devant le lavabo, les encyclopédies qui repassaient les chemises pendant la nuit, les catalogues qui calfeutraient les fenêtres... Chaque livre lu devenait un objet inerte qui envahissait mon espace vital jusqu'au dégoût. Très vite, je passais le plus clair de mon temps chez Luce.

Quand mon père fut appelé à la guerre, j'ai regretté de l'avoir fui et je me suis encore réfugié chez ma tante.

Mon père, à la guerre ? Cet adolescent éternel, les lunettes sales, le pull négligé, le pantalon trop court. Mon père, perdu dans ce monde belliqueux, avec ses bras frêles, ses petites jambes et cette fatigue sur les épaules comme accablées par le poids du savoir. J'avais peur pour lui. De toute façon, depuis l'âge de douze ans, c'est moi qui le protégeais. Dans la rue, quand un danger se présentait, je faisais obstacle, poussant mon père, seul contre tous. J'étais déjà plus grand que lui, plus fort en tout cas.

Alors, le voir partir au combat, c'était le perdre. Je l'imaginai tremblant dans la boue, sous les obus sifflants, cramponné à son fusil dont il ne savait que faire, prêt à courir dans la direction qu'on lui ordonnait pourvu qu'on cesse de crier. Il allait vomir à la vue du charnier, recevoir une balle et disparaître parmi tant d'inconnus. Mon petit père.

Et miracle, il est revenu de cette foutue guerre ! Entier. Je l'ai pris dans mes bras écrasant son nez sur mon torse. Tantine a couru pour nous rejoindre. Ses seins volaient par dessus ses épaules, j'ai cru qu'elle ne pourrait jamais s'arrêter ! L'inertie. Et boum ! Elle nous a pris tous les deux dans les bras. Mes pieds ont quitté le sol dans un grand cri de joie.

La maison de Papa avait brûlé pendant l'occupation. Plus exactement, ses livres trop nombreux pour les porter en tas sur le trottoir ; les collabos avaient trouvé plus simple de mettre le feu à la bâtisse. Un autodafé au cœur de l'hiver. Les habitants trop cons pour se révolter, je les aurais tués. Papa n'avait pas une grande maison. Elle se situait dans la courée Savary. Une porte, une fenêtre au rez-de-chaussée, deux chiens-assis dans le toit qui faisait office d'étage, tout cela sur fond de briques rouges noircies par le chauffage au charbon et la pauvreté. On n'était pas bien riche, mais j'aimais cette maison, son âme, sa chaleur. Un château ne m'aurait pas rendu plus heureux. Alors quand je l'ai vue brûler. Des pages enflammées s'échappaient du toit. Enfin ce qu'il en restait. Et cette odeur acre d'encre calcinée. Chacun a ses

souvenirs de la guerre, difficile de les partager, mais la douleur est la même. Tous ces crétins qui souriaient devant le spectacle gratuit, ils avaient leurs problèmes aussi. Ils profitaient juste d'un moment où la malchance s'acharnait sur quelqu'un d'autre. Un instant de répit. On a tous essayé de passer entre les gouttes, d'éviter les balles. Ce n'est pas le courage qui sauve, c'est la discrétion. Pendant la guerre, choisir un camp c'était se couper de la moitié du pays, ça fait beaucoup d'ennemis d'un coup. Juste pour défendre une certaine idée de la France. La plupart d'entre nous ne voulions pas être des héros, et surtout pas des martyrs.

Papa l'a bien compris quand on lui a montré les ruines de notre maison. Il a regardé sa sœur, pas besoin de parler, elle a répondu "Bien sûr que tu peux loger chez moi. De toute façon, y a déjà ton fiston. Mais attention, pas trop de livres, j'ai pas la place !".

Le soir, autour d'un repas luxueux – jambon à volonté, pain, soupe de pissenlits et vin de pays - la Luce a raconté sa guerre, ses nuits, ses brouillards, ses cantines, ses valises, ses malles, ses baluchons, ses paquets. Elle gardait pour le dessert son secret, sa médaille qu'elle alla chercher au fond de sa table de nuit et qu'elle exhiba comme une bague de fiançailles. Elle lut la fierté dans les yeux de mon père.

Et c'est là qu'il a sorti de sa poche une demi-douzaine de médailles : Défense nationale, Croix du combattant, Croix de guerre, Médaille militaire, Légion d'honneur... et ses grades. Le bruit que ça a fait sur la table ! Et la tête de Luce !

- Là, faut que tu nous dises ce que t'as fait Louis.

La Luce avait posé ses deux poings sur la table, le regard droit. Vexée de n'avoir qu'une médaille ? Ce n'était pas son genre, mais peut-être. Effrayée d'imaginer dans quel pétrin son petit frère s'était mis pour récolter autant de distinctions ? Sans doute. Les avait-il gagnés, au fait, ou volés, tous ces trésors qui brillaient entre ses doigts jaunis.

- M'en vais te raconter Luce. T'énerve pas sœurlette. J'ai rien à cacher. Sers-moi une goutte.

Alors, Luce a ouvert l'armoire à torchons et derrière un double fond en tissu vichy, elle dévoila sa réserve de contrebande.

- Je les gardais pour la libération, tu vois. Alors, j'ai de la gnole, de la niaule, de la gniolle et de la gnaule...

- Mets-moi un petit verre de gnôle et une goutte de jus s'il te plaît Lucette et viens t'asseoir. L'histoire que je vais vous raconter ne doit pas sortir d'ici. On est bien d'accord ? Quand je suis parti à la guerre, je n'ai pris qu'un livre, le dico d'allemand. On m'a collé un fusil et je me suis retrouvé au front, comme



n'importe quel sans-grade. Tous des braves qui obéissaient aux ordres sans rechigner. Tous des braves qui se foutaient de ma gueule quand même parce que je transportais un dico de quatre kilos dans mon paquetage. Quatre kilos, c'est le poids d'un fusil, ben je peux vous dire que mon dico il a fait plus de dégâts. A commencer par la fois où nous sommes retrouvés coincés sur le pont. Les Allemands de chaque côté de la rivière beuglaient pour se mettre d'accord à qui tireraient les premiers. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que je comprenais. J'ai traduit à mon lieutenant : un sniper à gauche et un artificier sous le pont, tout va sauter. Avant que la charge ne soit active, on a dégoupillé une grenade et sauté dans la rivière. On en a profité pour flinguer l'artificier avant de tirer la révérence. Quelques jours plus tard, j'étais affecté aux renseignements, sous les ordres du Colonel Montdur.

- Jamais entendu parler, marmonna la Luce comme une confidence.

- Normal. Un homme de l'ombre façon tigre. Un dur qui ne buvait pas que de l'eau. A ce propos, ta gnôle elle décape. Pomme ? Mirabelle ? Poire ?

- Pomme de terre. C'est la guerre que veux-tu...

- Ça doit venir de là ce petit fumet de noisette. Bref. Je suis rentré chez les planqués, derrière un bureau, l'oreille collée aux écouteurs. Et jusque-là, rien d'anormal. Y avait un Allemand dans notre bureau. Un type qu'avait choisi son camp. Je juge pas, mais un Fritz du côté français, j'ai jamais aimé. Il était chargé des courriers. Il lisait deux à trois cents lettres par jour. Cherchait la petite bête. Et un jour je suis rentré sans frapper... il pleurait le bougre ! Attention, c'était pas un sensible, il était même capable des pires horreurs. Je l'ai vu tourner un tire-bouchon dans le genou d'un prisonnier sans sourciller ! Il avait de l'attirail dans le caleçon le gaillard mais là, plus personne. Liquide. Il aurait retrouvé son nounours d'enfance qu'il n'aurait pas été plus ému. Il m'a tendu une lettre. J'ai lu et j'ai compris.

Mon père s'est arrêté. Deux inspirations courtes sur sa Gauloise Troupe et le verre cul sec. Je retrouvais sa tête d'enfant perdu, submergé par la réalité parfois inacceptable de l'humanité. Les yeux dans le vide, le mégot pendant, un épi indomptable au milieu du crâne, comme une antenne, les mains jointes, agitées, triturant son paquet de cigarettes sur lequel figuraient trois profils militaires.

- Les mots peuvent tuer, je vous le dis. Si une belle citation est capable de faire le tour du monde, c'est qu'elle touche à l'essentiel, au vital, quelle que soit la culture, quelle que soit la langue. Certaines phrases de grands auteurs sont tellement fortes qu'elles font naître des émotions parfois incontrôlables. Mettez bout à bout ces formules

magiques et le cœur s'emballe à tout rompre. Devant un livre, il ne faut pas lire, il faut écouter. S'écouter rire, s'écouter pleurer, s'écouter vivre. Et reprendre le meilleur, le filtrer, le condenser. Mettre quelques pensées de Rimbaud, un peu de Baudelaire, ajouter Hemingway, Zola et s'il le faut, Victor Hugo. Finir le paragraphe par "Le petit chat est mort" si c'est une jeune fille ; si c'est un militaire, par "Les diplomates sont là pour commencer les guerres comme les soldats pour les finir.». Vous obtenez un bon rythme cardiaque à cent cinquante. Accélérez à grand renfort de Tolstoï, d'Euripide, de Corneille et de Steinbeck. Il faut que la tempête fasse exploser la cage thoracique. Manque d'inspiration ? Puisez dans Shakespeare. Élitiste ? Vous trouverez dans la correspondance de Jaurès de quoi achever votre victime. Personnellement, j'aime terminer mes lettres par "La vie est une longue blessure qui s'endort rarement et ne guérit jamais." : il fallait bien une femme pour conclure. Incontournable George Sand. Trépas garanti. Bien entendu, tout cela en allemand. Le gros avantage des Allemands c'est qu'ils adorent les auteurs français, alors j'avais des références. Cette phrase de Voltaire par exemple : "Les soldats se mettent à genoux quand ils tirent : apparemment pour demander pardon du meurtre." . J'ai tombé un SS avec. On l'a retrouvé pendu, la lettre à la main selon nos renseignements.

- Comprends pas. T'écrivais des lettres aux Allemands pour les tuer ? demanda la Luce visiblement dépassée.

- Seulement les plus lettrés, les plus sensibles, les plus gradés quoi. Ça ne marchait pas à tous les coups, mais certains courriers ont ébranlé les plus grands jusqu'à les terrasser ou au moins les mettre hors combat. Je vois bien que tu doutes, mais quand j'ai vu mon collègue allemand se faire sauter la cervelle après m'avoir donné cette lettre, j'ai eu comme un déclic. Et en la lisant, j'ai bien cru que moi aussi j'allais me faire péter le caisson. C'était d'une beauté inimaginable. Un rythme entraînant qui t'emmenait doucement vers la logique implacable de ce monde terrible duquel il faut s'extraire. Chaque mot était une caresse qui s'ajoutait aux autres pour peser de plus en plus lourd sur tes épaules. Hypnotique. Impossible d'en sortir. Et le manque après le point final ! Une douleur insupportable. Je ne sais pas comment j'ai survécu, en tout cas, j'ai beaucoup appris sur la nature humaine ce jour-là. Je suis allé voir mon Capitaine pour lui proposer un essai. Ecrire une lettre à un soldat allemand que nous pouvions surveiller. J'ai travaillé pendant des mois sur les grands auteurs, choisissant chacune de mes

phrases. Je me souviens de la première : “Dans la guerre, tout est simple, mais le plus simple est difficile.” Pas con ce Clausewitz.

Le 30 avril 1945, Hitler s’est suicidé d’une balle dans la tête. Sur la photo de sa dépouille, on peut

voir une feuille de papier qu’il tenait dans sa main droite. Mon père ne nous a jamais rien dit là-dessus, mais, je ne sais pas pourquoi j’ai un doute mes enfants.

Chapitre 4

Le deuxième secret du métier c’est de ne jamais grimacer. La moindre tension sur le visage est proscrite. Pourquoi ? Parce que c’est un signe de faiblesse. J’ai connu un jeune stagiaire dans les sixties. Sorte de dandy dégingandé. Un Anglais avec les pantalons comme on en fait plus, avec rayures et fleurs comme on aurait jamais dû en faire. Bonjour la rétine. Bon là, il était déguisé en groom comme tout le monde, donc ça allait. Il n’a pas tenu deux jours. A la première valise, il s’est mis à souffler comme un bœuf ! Il a penché son grand corps pour s’équilibrer, on entendait le tissu de son genou frotter le cuir de la valoché, un spectacle son et image. Arrivé au deuxième étage, il était rouge comme ses pompes et il a croisé le patron. Pas de chance. Pas une bonne image pour un palace. Un grand hôtel ça en impose, c’est digne jusqu’au bout et tout ce qui représente l’institution doit se tenir droit. C’est pas pour rien que le patron se donnait du Monsieur devant le client. Y a un standing à respecter.

Dans un autre genre, le Titanic, les musiciens ont joué jusqu’à ce que les instruments se noient. Et bien, c’est de cette élégance là dont il s’agit. L’Anglais, avec sa tête boursoufflée par la douleur, était hors cadre. Le surlendemain, on le raccompagnait au ferry.

Moi, j’ai commencé à exercer le métier quelques années après la guerre. Le temps de reconstruire un peu le quartier et je suis parti à la Lille. Comme une évidence, le choix du métier s’est imposé à moi. Je suis fait pour porter. Regardez-moi. Grand, les épaules larges, les jambes fines, le dos droit. À l’époque j’étais impressionnant !

Je me suis présenté au premier hôtel venu, à la sortie de la gare. Cette gare immense qui s’impose à la ville jusqu’à son ventre, laissant derrière elle une trainée de fer. Le bâtiment semble pousser la

rue et les maisons. Et dans l’angle, il y a un hôtel. Vous voyez lequel ? Le vieux bâtiment blanc, avec les baies vitrées et les balcons. Je n’ai jamais compris pourquoi les hôtels ont des balcons qui donnent sur la rue. Je suis entré dans le grand hall, en passant par le carrousel. De la mosaïque verte au sol, de grandes colonnes peintes façon marbre, un immense accueil en bois au fond, et derrière le sourire. Il relâcha ses pressions et me gratifia d’une tape amicale sur l’épaule. “Parfait, tu es parfait pour le poste. Un peu jeune. Le visage impassible, même dans la douleur, c’est parfait. Tu commences demain, je te mets dans l’équipe de Robert. Un brave type, tu verras. Il va t’apprendre le métier comme personne en ville.”

Je suis sorti par derrière, en promettant de me présenter là le lendemain à 5^h. Je venais de prendre la deuxième leçon du porteur : ne jamais grimacer.

Trouver du boulot à l’époque n’était pas très difficile. Il y avait tellement à faire pour reconstruire le pays. L’optimisme de l’après-guerre portait tous les projets. Oh personne n’était très riche, mais on avait de quoi s’occuper et de quoi vivre. D’une certaine manière, nous étions heureux. Et puis, après quatre années à côtoyer la mort, il y avait comme une euphorie dans les rues. Attention, je ne suis pas en train de vous dire qu’une “bonne guerre” et tralala, non. Je veux juste vous faire comprendre que lorsqu’il faut reconstruire l’essentiel, on ne se prend pas la tête avec les détails. Est-ce que j’avais une bonne place ? Un bon salaire ? Un bon métier ? Qu’importe en comparaison avec ceux qui avaient perdu un proche, une jambe, la tête. J’étais vivant et autonome. Pour moi le reste c’était folklore et compagnie. Je n’en demandais pas plus. J’avais besoin que mes bras servent à autre chose qu’à me défendre.

Chapitre 5

A cinq heures du matin, derrière le Grand Hôtel de la Place, tous les employés attendaient l’ouverture. Quand je suis arrivé, je n’ai vu que des silhouettes sombres, seulement éclairées par le bout incandescent des cigarettes. Chacun se saluait dans une cacophonie de “bonjour”, “comment va?”, “Paraît que Marcel Cerdan est mort.”, “Ouais,

dans un accident d’avion”, “Y avait une musicienne aussi, je me souviens plus de son nom, une violoniste je crois.” “Et t’as vu le dernier Fernandel? J’adore, avec ses dents il me fait penser à ma voisine.”

J’étais resté à l’écart du groupe, n’osant pas me présenter. Ecouter et observer espérant trouver un



certain Robert qui pourrait être mon chef. C'est lui qui m'a repéré. Evidemment, un gamin de vingt ans qui attend appuyé contre le mur... Je me souviens de notre conversation, l'aube commençait à peine, dans la rue les lumières des appartements s'allumaient une à une.

-Salut p'tit, t'es le nouveau ?

- Oui M'sieur.

- T'as quel âge ?

- Vingt ans M'sieur.

- Appelle-moi Robert. On va passer un peu de temps ensemble alors si tu donnes du "Monsieur" à tout bout de champ, on va croire que je suis un client.

- Oui M'sieur Robert.

- Robert j'ai dit.

- Robert.

- Bien. T'as passé le test de la main serrée, hier ? T'as pas trop mal ?

- J'ai encore un peu mal au pied, mais la main ça va.

- C'est pas un tendre le chef du personnel. Il a ses principes, c'est tout. Un caporal à la retraite, c'est jamais qu'un petit chef qui s'ennuie. Ça fait deux raisons de nous emmerder. Enfin je dis ça je dis rien. Pour lui un bagagiste ça ferme sa gueule et puis c'est tout. Alors mon conseil, ferme-la quand tu le croises et tu verras que tout se passera bien. Mais ne baisse jamais les yeux, c'est signe de faiblesse et là, tu deviens une proie facile. Enfin je dis ça... Bref. Qu'est ce que t'as fait avant d'arriver ici ?

- Ben, j'étais chez mon père pour l'aider.

- Tu veux dire que t'as jamais travaillé dans un hôtel ?

- Non.

- Ben zut alors, v'la que je me paie une pucelle. J'dis pas ça pour t'offenser gamin, c'est même le contraire. Si t'as réussi l'épreuve de la main sans connaître les quatre grands principes du métier, c'est que t'en as dans le calcif ! Bon Dieu, c'est bien la première fois que je vois un gamin de vingt ans passer le test sans savoir.

- Savoir quoi ?

- Il faut que je te mette au jus rapidement parce que sinon tu risques de te planter. Alors écoute-moi bien.

Ce matin-là, Robert m'a tout expliqué. La Confrérie des Porteurs est née du Cercle des Porteurs de Chaises. Aujourd'hui, il ne reste que l'expression "Chaise à porteurs" mais à l'époque des Rois, on se battait pour bénéficier de ce privilège. Approcher le Roi, en étant son conseiller privé, un noble, un fou, un poète, un comédien, une belle femme ou un porteur de chaise... peu importe, on était proche du Roi et parfois il était possible de

lui demander une faveur. Alors, j'aime autant vous dire qu'il y avait de la concurrence. C'est pourquoi a été créée la Confrérie des Porteurs. Quelques élus, triés sur leurs qualités physiques et morales, embauchés au compte-gouttes, avaient le droit de porter le Roi. Pour être membre de la congrégation, il fallait être coopté et faire le Serment des Quatre Secrets. Vous connaissez déjà les deux premiers : "Ne jamais poser de question" "Ne jamais grimacer" je vous dévoilerai les prochains par la suite.

"Ne jamais poser de question", évidemment à l'époque, le porteur devait se taire devant Sa Majesté et surtout ne jamais Lui demander de gratitude. Cela devait venir de Sa Majesté Elle-même qui, dans Sa grande mansuétude, pouvait accorder une faveur.

"Ne jamais grimacer", bien entendu, pour ne pas se plaindre du poids du Souverain. Celui-ci d'ailleurs, étant porté par Dieu Lui-même, ne pesait rien, cela va de soi.

Voilà comment est née la "Confrérie des Porteurs". Évidemment avec la révolution les porteurs ont pris un coup derrière la tête. Disloquée la communauté, boum ! L'organisation s'est dispersée : les bagagistes, les livreurs, les grooms, les déménageurs, les sherpas, les coolies et même les passeurs ... mais les quatre principes sont restés les mêmes depuis plus de sept cents ans. Le savoir-faire et le savoir-être n'ont pas changé.

Robert décida de me mettre dans la confidence. C'est un peu mon parrain par le fait. Robert c'était le capitaine Haddock. Un rustre aux tatouages marins dépassant de ses manches. Des bras ne craignant ni le froid ni le poids. Un bourru colérique prêt à donner sa vie pour ses amis. Pas vraiment dangereux pour ses ennemis. Un type d'une maladresse pas croyable quand il se mettait en rogne. Je l'ai vu enflammer sa chemise en essayant de faire peur à un voleur dans la cuisine. La journée Robert était obligé de s'habiller comme un porteur de valise, pantalon noir, chemise blanche impeccable, gilet noir, pas de veste. Le soir, il enfilaient son pull bleu marine et sa fameuse casquette. Son dos se redressait comme nourri de cet habit. Le cou soudain plus raide. Le sourire avenant s'effaçait dans sa barbe noire. Passé le service, il retrouvait cette rage interne, la peine du marin éloigné de sa mer. Il avait le mal de ville, un besoin incessant de croiser les éléments, de lutter contre le vent, la pluie, le gros temps. Certains hommes ont tant de force qu'une journée ne suffit pas à assouvir leur soif d'en démordre. Il leur faut évacuer le trop-plein avant la nuit... Alors le Robert allait brûler sa flamme au creux d'un verre de whisky.

C'est vrai que le Robert avait le coude facile. Il levait son verre à s'en décrocher la casquette. Un penchant pour la bouteille, on peut dire ça comme ça. Pour pencher, il penchait ! Mais sans bouteille, il serait tombé depuis longtemps. Il a choisi le moindre mal.

Un soir, Robert et moi traînions les bars de la rue de la soif pour vider les Loch Lomond qui se trouvaient sur notre chemin. Comme d'habitude ! Un soir comme un autre à refaire le monde en gueulant dans la nuit. Un soir comme un autre sauf que le vieux Robert s'est écroulé sous un réverbère Belle-époque. Il a bien fallu que je le raccompagne jusqu'à sa porte. Je me souviens d'avoir entendu sa femme meugler en allumant les lumières du hall et puis rajuster son peignoir de soie en voyant que son mari n'était pas seul. Il a dû passer un sale quart d'heure le bon Robert. Elle était pas bien épaisse la Marguerite mais elle savait se faire entendre, jusqu'à l'autre bout de la rue s'il fallait. Je crois qu'il a dormi au pied de l'escalier cette nuit-là. Elle n'aurait pas été capable de le porter jusqu'à son lit la petite dame.

Je me suis éloigné du château, l'hôtel Vandercruysse de Waziers pour être exact. Un nom qui ne s'invente pas. C'est drôle d'imaginer que Robert travaillait dans un hôtel et vivait dans un autre. Une maison à porte cochère cachée par un mur colossal et un portail orné d'un linteau de fer forgé. Rentier le Robert ? Possible. Elle en imposait sa demeure mais je crois que c'était un héritage plutôt encombrant. Je ne l'ai vue qu'une fois cette baraque bientôt plus grande que notre hôtel. Je crois que Robert la gardait surtout pour le parc. Un paradis de verdure dans lequel il pouvait s'évader. S'y ressourçant dans une ivresse beaucoup plus réjouissante.

La barbe noire, le sourcil dense, le regard clair, les épaules larges, la bedaine naissante et surtout le nez creux. Et il avait un vrai don, une incroyable lucidité. Même à moitié conscient, Robert pouvait deviner l'intention d'une personne juste en portant sa valise. Je me suis entraîné pour y arriver. Jamais réussi.

Un jour, j'ai pu le vérifier de mes propres yeux. Un homme est entré dans le hall de l'hôtel et a demandé la suite. Nous l'avons accompagné jusqu'au dernier étage, portant deux modestes mallettes. La première était en cuir miel façon crocodile sur lequel était inscrit "Lavois Sedanis Tél. 29.00.71" en lettres d'or près de la poignée. La seconde était un électrophone portable de marque Teppaz, reconnaissable facilement à sa forme trapézoïdale bombée et à sa couleur bleue absolument caractéristique. Elle contenait sans nul

doute un électrophone à lampes 16 tours. Je portais avec plaisir cette deuxième valise dont la poignée blanche en cuir était d'une ergonomie confortable. Après nous avoir donné congé avec une pièce de dix francs, l'équivalent du prix de la Voix du Nord à l'époque, ce goujat nous a claqué la porte au nez. Au nez de Robert qui en avait.

- T'as rien remarqué p'tit, me demanda-t-il.
- Il est pas très généreux ?
- A part ça, me demanda-t-il en m'offrant sa pièce de dix francs.
- T'es pas plus généreux que lui.
- T'es con ! Sérieusement, t'as rien vu ?
- Non. Un type normal.
- Y a un truc qui cloche, que je te dis.
- Vois pas.
- Les valises ?
- Ben quoi ?
- La tienne, c'est un gramophone.
- Non, un électrophone à lampe !
- C'est pareil, vous les jeunes je vous jure. Vous vous accrochez à la modernité ! Ton électrophone à lampe, il sera bientôt aussi dépassé que mon gramophone à microsillon.
- Ça m'étonnerait. On peut pas faire plus petit. Faut bien lire le disque.
- Et si le disque devenait plus petit gamin ?
- Impossible, où qu'on met la musique sinon ? Faut que ça rentre quand même toutes ces notes.
- Bref, et l'autre valoché ? C'est un nécessaire de coiffeur.

- Comment tu le sais ?
- Je sais deviner ce qu'il y a dans une valise, rien qu'en la pesant et en la manipulant un peu.
- Tu l'as pas ouverte ?
- T'es fou, c'est interdit ! Et puis arrête de me couper la parole, ça m'empêche de réfléchir. Si le client est venu sans change, m'est avis que la suite se passe dehors.

J'ai suivi Robert dans la rue. Je ne comprenais pas vraiment pourquoi Robert voulait que je le suive dehors, et surtout devant l'hôtel alors que les employés avaient comme consigne stricte de sortir par le chevet du bâtiment. Il me plaça devant l'hôtel et je regardai pour la première fois le majestueux bâtiment. Une magnifique façade de pierres blanches à l'angle de deux grandes avenues s'imposait à la foule comme la coque d'un bateau fendait la ville. A chaque étage, des balcons art déco, verdis par le temps, se bombaient comme des voiles. Le blanc immaculé et le vert tendre donnaient à l'ensemble une fraîcheur fascinante. Impossible de résister à l'envie d'entrer. Et les quatre étoiles ornant l'enseigne confirmaient cette promesse d'une nuit inoubliablement douce. C'est



alors que je le vis, notre coiffeur, comme une figure de proue postée au dernier étage. Il avait enjambé le balcon et s'apprêtait à lâcher prise, à offrir à la foule le spectacle de sa chute. A en croire les cris autour de moi, je compris que je n'étais pas le seul à l'avoir vu. Dans un souci morbide de théâtralisation, notre homme avait poussé la neuvième de Beethoven au volume maximum. Le premier mouvement "Allegro ma non troppo, un poco maestoso" venait de s'achever, introduisant dans la subtile hésitation des trémolos des deuxièmes violons. Allait-il sauter ? Le deuxième mouvement "Molto vivace" annonçait davantage d'actions, soutenu par le martellement des cordes sur un rythme aux accents siciliens. La mort semblait s'approcher de notre homme. Mais ce fut une silhouette qui s'approcha. Celle d'un homme, en chemise blanche et gilet noir. Un homme barbu qui m'avait laissé en bas, bouche ouverte. Le bras d'acier de Robert s'empara de notre dépressif, l'empêchant de mettre fin à ses jours. Durant tout le deuxième mouvement, les jambes du pauvre type s'agitaient dans le vide espérant entraîner

avec elles le reste du corps. La manche de Robert céda sous le muscle bandé et laissa apparaître la tête d'une licorne bleue. Le troisième mouvement "Adagio molto e cantabile" plus indolent, presque apaisant, fut celui des larmes d'un homme accablé sur l'épaule de son sauveur. Notre figure de proue, ramenée à la raison et à l'abri du danger, fit entendre son chant triste sur les variations du premier violon. Le rôle d'un homme qui avait tout perdu à la guerre : famille, fortune, espoir, et qui souhaitait en finir avec sa misère au cœur du symbole même du luxe, le Grand Hôtel du Centre, ostentatoirement riche. Il n'y eut pas de quatrième mouvement, pas de final, pas de fin tragique à ce spectacle, juste un silence, celui des oubliés de l'après-guerre, les petits, les sans-grades, les faibles, qui n'ont jamais réussi à surmonter leur peine et n'ont jamais osé demander de l'aide.

Mais je m'emporte mes enfants, cela ne vous concerne pas. Pardon. Ce sont là les souvenirs d'un vieil homme un peu las. Vous devez vivre dans votre époque, avec l'enseignement de notre expérience, mais pas avec son poids.

Chapitre 6

Il m'a fallu quelques années pour comprendre tous les rouages du métier, les finesses, les pièges, les opportunités. Quelques années à suivre le sillage de la pipe de Robert, scrutant son regard, obéissant au moindre mouvement de la main, dans une complicité grandissante.

Ce dont je suis le plus fier ? Avoir réussi, si ce n'est à dépasser, au moins à égaler sa capacité à découvrir le contenu d'une valise sans l'ouvrir.

Je me suis exercé chaque soir, pendant des années, pour arriver à maîtriser cet art divinatoire. Pendant que les collègues s'offraient un verre au café du coin, comme on faisait dans le temps, Robert et moi on se tapait des travaux du soir. D'abord soulever, peser la valise, sentir si la poignée tire plutôt sur l'avant ou sur l'arrière. Mesurer les déséquilibres, les masses, les vides. Puis, marcher, percevoir le glissement de la valise sur la jambe, découvrir des irrégularités, des bosses, des creux, des objets durs, des zones molles. Et écouter, la résonance d'un métal, le bruit sourd du bois ou du cuir, la tonalité du verre, se concentrer pour entendre jusqu'au bruit du tissu, de la robe pliée qui glisse doucement vers le fond de la valise à chaque balancement. La soie s'échappe plus rapidement, le bruissement est plus aigu, le jean est plus ferme, les chemises fraîchement repassées se froissent imperceptiblement en glissant. Il faut des années pour ressentir ces frôlements et découvrir le plaisir d'entendre une culotte en dentelle rouler

délicatement. Évidemment, avec Robert, nous préférons les bagages de femmes, mais nous ne rechignons pas à nous exercer sur les sacs des hommes ou des enfants. Quel bonheur de trouver le frémissement caractéristique d'un paquet de bonbons caché dans un pull, ou le poids d'un magazine sous la pile des pantalons d'un adolescent boutonneux, ou encore le cliquetis du cadenas d'un journal intime.

Je m'entraînais aux objets trouvés avec Robert. On se retrouvait après le service. "Petite valise fibrine gaufrée croco, environ 4 kilos. Un nécessaire de toilette – crème de nuit, crème de jour, crème du matin, crème des grands soirs, dentifrice, brosse à dents, brosse à cheveux, brosse à chaussures, brosse à ongles, brosse à vêtements, maquillage, une robe, une jupe plissée, deux jupons, un chemisier, une gaine, une paire de chaussures, trois soutiens-gorge dont un en dentelle de Calais, les culottes assorties, un châle, une paire de gants en cuir. Un livre, peut-être le premier tome du "Seigneur des Anneaux" de Tolkien. Il y a aussi un objet un peu lourd, au fond à gauche, sans doute du parfum, Guerlain peut-être. Il déséquilibre la portée, on voit que c'est une femme qui a fait la valise."

Après ouverture pour vérification, je n'avais pas fait beaucoup d'erreurs. Le livre, je me souviens, c'était "Bonjour tristesse" de Sagan. Mais ce que je prenais pour un flacon était en fait un pistolet caché

dans un bas. Nous avons refermé la valisette en espérant ne jamais retrouver la propriétaire. Et là, les ennuis ont commencé et les plus belles années de ma vie aussi.

Je fus convoqué dans le bureau du directeur quelques jours après. Papier peint aux motifs géométriques dans un camaïeu de marron et orange, table en formica, chaises aux pieds tubulaires et deux valises. J'ai immédiatement reconnu celle qui contenait le pistolet. Le directeur a vu mon visage se transformer et a profité de l'occasion :

- Vous avez reconnu l'objet du délit. Ne niez pas, je sais que vous l'avez ouverte dans l'annexe des objets trouvés.

- Qui vous l'a dit ?

- Rassurez-vous, ce n'est pas votre ami Robert. Mais il a été viré ce matin à la première heure et ça m'étonnerait que vous le retrouviez. Il est grillé dans toute la ville, vous entendez ! Pour vous, je vais être plus indulgent. Disons... une erreur de jeunesse. En échange, vous allez me rendre un petit service. Il vous suffit de transporter cette deuxième valise jusqu'au quai de la Deûle. Là, un homme en barque vous attendra. Donnez-lui le paquet et rentrez immédiatement.

Comment échapper à ce marché ? J'ai accepté. En saisissant la valise, j'ai compris pourquoi le patron m'avait choisi. Robert n'aurait jamais pu la soulever. J'étais plus jeune, plus solide.

- Vous ne pouviez pas faire deux valises moins lourdes ?

- Ça n'aurait pas été une bonne idée, croyez-moi.

Alors j'ai quitté l'hôtel en comptant mes phalanges. Toutes mes articulations ont craqué, jusqu'à l'épaule. Je respirais comme un bœuf. La sueur perlait de mon nez, la salive de ma bouche râleuse. Une odeur de musc, un goût de sang, mes yeux qui piquaient. J'ai tellement souffert le martyr que j'en ai oublié Robert et sa fuite forcée. J'ai oublié la vie, l'hôtel, les principes immuables du boulot, mes envies, mes projets... j'ai tout oublié pour ne plus penser qu'à l'objectif, le quai du fleuve. J'essayais de ne pas penser à la douleur. Impossible. Je sentis la peau de mes callosités s'arracher et le sang suinter le long de mes ongles. Je serrais davantage par peur que mes doigts ne se détachent. C'était la valise la plus lourde que je n'avais jamais portée, la plus légère aussi finalement.

Parce que, soudain, j'ai entendu cette petite musique. Un air que je connaissais, mais dont le titre m'échappait. Une chanson américaine, lancée pendant la guerre, une mélodie qui me prenait aux

tripes, je ne sais pas pourquoi. J'ai cherché autour de moi d'où venait la ritournelle. Personne. Elle semblait m'accompagner et rythmer mes pas. Je tendis l'oreille pour en trouver la provenance tandis que mes pieds suivaient le tempo avec un peu plus d'allégresse à chaque pas. Bientôt la route me parut moins longue. Deux rues plus loin, j'ai compris d'où venait la rengaine : de la valise elle-même. Une radio, sans doute en sourdine. Je posai mon paquet, le couplet s'arrêta. Je repartis, le refrain aussi. Cette ritournelle se jouait de moi. Je voulais en avoir le cœur net. Interdiction d'ouvrir la valise bien sûr, mais pas d'y donner un grand coup de pied.

- Aïe !

- Il y a quelqu'un là-dedans ?

Une petite voix étouffée m'a répondu. Une voix d'enfant, fluette et douce.

- Ben oui. Brute ! Vous croyez que c'est un électrophone qui chante ?

- Mais enfin qu'est-ce que vous faites là-dedans ?

- Ouvrez-moi au lieu d'être grossier.

J'avoue, j'ai hésité. Pas longtemps, peut-être une minute. Ouvrir deux fois une valise dans la même semaine... J'ai tourné autour. Et savez-vous ce qui m'a décidé ? Je voulais savoir quel était le titre de la chanson. J'ai parfois fait des choix pour de drôles de raisons, mais j'ai souvent eu de la chance. Si je devais résumer, je dirais que j'ai eu une vie heureuse jalonnée de décisions idiotes. J'ai donc ouvert et elle est sortie, cette petite jeune femme qui, une fois dépliée, m'arrivait à l'épaule. Des yeux verts, pétillants d'insolence, une bouche rayonnante d'un sourire impertinent, le menton relevé, effronté, un visage d'ange quoi ! Des cheveux joueurs au vent septentrional. Oui, c'est ça, je la revois encore, ces yeux verts noyés dans des cheveux ébouriffés. Et cette voix dont je ne me lasserai jamais.

- Merci.

- Heureusement que vous avez chanté, sinon je crois que je ne vous aurais jamais ouvert. Quelle est cette chanson d'ailleurs ?

- Il fallait bien vous aider, vous aviez l'air de souffrir. Je sentais votre démarche de plus en plus cadencée. J'y ai remis un peu d'harmonie.

- C'est que vous n'êtes pas légère, mademoiselle.

- Goujat ! Si vous n'étiez pas capable de porter cette valise, il fallait y mettre des roulettes.

- Drôle d'idée !

J'ai vraiment trouvé cette idée complètement farfelue. Je ne pouvais pas imaginer qu'elle mettrait, quelques années plus tard, mon métier en péril.

- Bon, maintenant, mademoiselle, il faut retourner dans votre caisse. Chantez si vous le souhaitez, moi j'ai un travail à finir.



Elle m'a fait un dernier sourire, éblouissant, et s'est échappée en courant. Je l'ai suivie, moins pour l'attraper que pour la rattraper. Silhouette ondulante sur le trottoir, une grâce naturelle, pieds nus sur l'asphalte brûlant, riant... non chantant. "C'est magnifique" de Dario Moreno l'aidait à soutenir son allure d'une légèreté fascinante. J'essayais de suivre mais je me faisais distancer. J'ai tenté "Mon manège à moi" d'Edith Piaf. Mon souffle se régula, mes jambes trouvèrent leur vitesse de croisière... trop lente pour rattraper l'ingénue. Elle s'éloignait, sa voix disparaissait, son parfum n'était plus qu'un souvenir au vent frais, mon cœur s'emballait. Il est des instants où l'on mesure l'urgence vitale de toucher au but. J'ai changé de disque : "Je chante" de Charles Trenet. La suite, vous l'imaginez, je l'ai rejointe, fait prisonnière dans mes bras trop longs et nous ne nous sommes plus jamais quittés.

Je crois qu'un regard a suffi. Je tenais votre mère dans mes bras gourmands. Cette femme inespérée qui venait de faire trébucher ma vie toute tracée. On avait l'éternité devant nous. D'habitude une chanson, c'est quoi ? Trois, quatre minutes ? Là, ça a duré une vie.

Ce petit bout d'étoile, brillant entre mes mains sales, a illuminé ma vie. Son regard pétillant, vert, souriant de sa chance comme des imprévus. Ses yeux farouchement optimistes, déterminés à dévorer la vie, curieux de tout et heureux malgré tout. Ce regard a éclairé nos vies d'une allégresse contagieuse. Je serrais votre mère contre moi et j'ai su que jamais je ne pourrais m'en détacher. Elle, elle souriait tout simplement, promesse d'une vie heureuse et facile. J'ai plongé. Et franchement, je ne regrette rien. Votre mère a toujours été une source de vie, de bonheur, de jeunesse, d'amour et de bonté, à laquelle je me suis nourri et que j'ai protégée comme mon plus grand trésor. Votre maman était le cœur de la famille, j'étais le coffre.

Votre mère était musique. Les modulations de son regard, le rythme de sa voix, les notes de ses joues colorées, les intonations de ses gestes, les ondulations de son corps, la percussion de ses paroles... une sonate. Elle était musique, elle vivait de musique, nourrie de cette énergie entraînante, envoûtante, tellement envoûtante. Aussi vrai que je suis de sang, votre mère était de son.

Je la tenais, elle qui avait réussi à me faire enfreindre l'une des quatre règles d'or. Elle fit à nouveau entendre sa voix mélodieuse et à nouveau je fus ensorcelé. Mes enfants, je vous le dis et vous le savez depuis longtemps, votre mère était une sirène dont le chant pouvait déplacer des montagnes, semer l'amour et désarmer toute colère. Je me demande si votre mère n'a jamais parlé. Je crois plutôt qu'elle n'a cessé de chanter. Chaque mot était susurré avec une telle harmonie.

J'ai dévoré tout ce qu'elle a dit, toute sa vie et encore aujourd'hui résonnent au creux de mon âme ces dialogues enchantés. Je me souviendrai encore longtemps de la mélodie de ses premières paroles :

- Le patron a voulu ma mort. Je dois fuir.

- Je viens avec toi. Allons prendre tes affaires et sautons dans le premier train pour la côte. Là-bas, les palaces sont légions, je trouverai facilement du travail.

- Mais je n'ai plus rien, comprends-tu ? Je vivais à l'hôtel, à l'heure qu'il est ma chambre de bonne a été nettoyée.

- Il te reste une valise, juste là, sur le trottoir. Une grande valise. Ça tombe bien, je n'ai pas de valise, mettons mes affaires dedans et partons.

- Toi, tu n'as pas de valise ? Quelle conscience professionnelle.

- Je ne ramène jamais de travail à la maison.

On a ramassé la valise ouverte dans la rue, et on est passé chez moi chercher mes affaires. Votre mère était une vraie jeune femme bien élevée. Elle n'a pas accepté de monter dans ma chambre d'ouvrier. J'occupais tout le deuxième étage d'un immeuble proue, place des Guinguants. Trente-huit mètres carrés d'étroitesse et d'encorbellements. Impossible d'y mettre une armoire. Ça n'était pas un problème je n'en avais pas.

Je crois qu'elle avait raison de rester en bas, je ne sais pas si j'aurais résisté à son charme en la voyant plier mes chemises sur le lit. Cependant, à l'époque, je ne savais pas à quoi m'en tenir et votre mère était entourée de mystère à mes yeux. Une femme magnifiquement belle, élégante et de bonne compagnie, qui vit à l'hôtel et s'attire suffisamment d'ennuis pour être chassée et menacée de mort. J'avoue, j'ai douté d'elle. Seul dans ma chambre, en train de préparer mon paquetage, je me suis demandé si elle n'était pas de ces filles galantes qui s'offrent chaque nuit. Une chambre à l'année, un patron pas très net, tout collait. J'ai honte aujourd'hui de vous l'avouer. Votre mère, si pure, je la dévisageais de mes yeux d'homme et de mes pensées sales.

Je suis descendu avec notre valise et mon vélo. Des questions plein la tête, mais pas le courage de les lui poser.

On a pris le chemin de la gare, en essayant d'éviter les grands axes. Et alors que je portais cette valise qui contenait toute ma vie, je ne pouvais détacher mon regard de la silhouette de votre mère poussant le vélo. J'étais simplement heureux de porter sa valise tandis qu'elle poussait mon vélo. Le peu qu'on avait, on le partageait déjà.

Vous vous souvenez du vieux vélo remisé au grenier ? La bicyclette aux pneus orange, à la selle

de cuir soutenue par deux gros ressorts huilés, à la poignée de frein à l'envers. À l'époque, le frein avant partait du bout du guidon et le frein arrière était en rétropédalage. Il pesait une tonne le machin. Bien pratique tout de même. On en a fait des kilomètres avec votre mère. Elle s'asseyait sur le garde-boue, en amazone s'il vous plaît, et tenait délicatement sa jupe pour ne pas qu'elle se glisse dans les rayons. Elle riait, les cheveux devant les yeux, et moi je m'escrimais à pédaler plus fort pour entendre encore son rire d'enfant.

Vous savez, on est riche que face à ses exigences. Demandez peu et vous serez toujours heureux. Exigez beaucoup et vous serez toujours frustrés. Vous pouvez avoir peu d'argent, si vous ne dépensez pas tout, vous pourrez toujours voir venir. J'ai connu des barons qui gagnaient beaucoup et qui n'en avaient pas encore assez. J'étais plus riche qu'eux, voyez-vous, avec ma paie et mes pourboires. Parce que j'avais assez pour voir sourire la vie alors qu'eux n'ont fait que courir la fortune. Ils sont morts sans jamais être rassasiés. J'ai connu des petits gars qu'un sou rendait contents et qui n'ont jamais bronché quand la douche était froide ou le café dilué en fin de mois. Ils n'étaient peut-être pas riches à mes yeux, mais eux s'en trouvaient heureux. La richesse est une question de perception alors que la pauvreté est un état. C'est là la plus grande de leurs oppositions. Ceux qui n'ont pas d'argent sont devant le fait accompli pour leur malheur, ils ne peuvent pas se mentir, ils sont pauvres. Mais ceux qui ont un peu et ceux qui ont beaucoup, peuvent être riches à condition de se satisfaire de ce qu'ils ont. Quant à ceux qui ont beaucoup et qui veulent plus, ce sont des pauvres, des pauvres cons. Croyez-en ma longue expérience. J'en ai vu passer des duchesses pingres, qui préféraient dormir sur des feuilles de papier à l'effigie de Victor Hugo plutôt que dans des draps de soie. Qui ne se levaient que pour gagner de l'argent au lieu de profiter des plaisirs, même gratuits, de la vie. Gagner sa vie c'est d'abord ne pas perdre son temps. Vous pouvez courir la fortune, si votre cœur est pauvre vous ne serez jamais heureux. Enfin, vous le savez aussi bien que moi et quand je vois tout le chemin que vous avez parcouru, tout ce que vous avez pu vivre, je me dis que vous n'avez pas de leçon à recevoir de votre père. Je suis fier de vous, vous savez.

Mais revenons-en à votre mère qui m'attendait sur le quai de la gare alors que je prenais des places en troisième classe pour la côte. La micheline est partie, laissant derrière elle une traînée de vapeur dans laquelle on souhaitait disparaître. Sur les bancs de bois usés, je n'osais pas demander à votre

mère ce qu'elle faisait dans notre hôtel. Je ne l'avais jamais vue du reste. Je me forçais à lire le journal qui annonçait les accords de paix de Genève et la fin de la guerre d'Indochine. Jamais rien compris à ce conflit, mais là je peux vous dire que j'ai lu tout l'article pour ne pas relever le nez et croiser le regard tendre de votre mère.

- Je suis contorsionniste. Elle m'a dit ça comme un aveu.

- Ça, pour rentrer dans une valise sans se faire de tour de reins, faut êt' souple c'est sûr.

- Non, je suis contorsionniste, c'est mon métier. Enfin, presque. Je suis chargée de la surveillance, disons discrète, des hôtels. Je me faufile dans des endroits improbables, je ne bouge plus, j'observe et je fais un compte-rendu.

- Jamais entendu parler de ce métier.

- Ça prouve que j'ai su rester discrète.

- Où te caches-tu par exemple ?

- Dans un conduit d'aération, un carton posé sur une armoire, suspendue derrière un rideau ou en araignée dans un coin sombre au-dessus d'une porte... Et c'est comme ça que je t'ai vu avec Robert dans la réserve, en train de fouiller dans une valise... oh pardon, excuse-moi de t'avoir amené dans cette galère.

C'est là que j'ai compris que votre mère était la femme de ma vie. Vous voyez, cette trahison aurait dû me rendre furieux. A cause d'elle j'avais perdu mon emploi, je risquais de ne plus jamais revoir mon ami Robert et j'avais certainement quelques voyous à mes trousses. Drôle de métier que celui de votre mère. C'est vrai qu'à l'époque les caméras de surveillance n'existaient pas encore. Il fallait bien trouver un moyen. J'ai appris par la suite que les contorsionnistes étaient nombreux dans les grands hôtels, dans les ambassades, les bijouteries.... Tenez par exemple, le vol des bijoux de l'Hôtel Métropole n'a pas été résolu par Hercule Poirot. C'est d'un contorsionniste que vient la fuite, mais il a préféré garder l'anonymat. Et l'affaire du voleur paresseux, vous croyez que Maigret y est pour quelque chose ? Mais non, il buvait sa bière tranquillement quand on lui a servi la solution sur un plateau !

Parfois le métier comportait tout de même des risques. La valise que nous avons ouverte avec Robert était la propriété d'une femme très dangereuse. Une élève de Mata Hari. Nous l'ignorions, heureusement, mais votre mère l'avait deviné et par honnêteté en avait fait part au patron. Celui-ci, soucieux de sa tranquillité, avait donc décidé de supprimer ce témoin trop encombrant.

Si mes sentiments pour votre mère n'avaient pas été si forts, je serais sans doute descendu du train



pour refaire ma vie loin d'elle et pourquoi pas, rentrer à Lille. Mais là, je ne sais pas. J'étais devenu idiot sans doute devant les yeux embués et la bouche de canard qui venaient de m'avouer la trahison. J'ai simplement demandé à votre mère quelle était la chanson qu'elle fredonnait dans la valise.

"Go down Moses de Louis Armstrong". Vous vous souvenez de la ritournelle qu'elle susurrail pour vous reconforter ? Cette chanson qui séchait vos pleurs et calmait vos peurs. Quelques notes de pur amour qui pouvait soigner toutes les larmes, tous les drames. Cette chanson, c'est ma petite musique. Chaque soir de ma vie, je lui réclamais et je m'endormais dans ses bras. Chacun a sa petite musique intérieure, celle qui fait battre le cœur, celle que l'on écoute quand on doute. Elle teinte l'écriture, guide les choix, influence les goûts, module la voix, forge le caractère. Elle coule en chacun de nous et trahit nos intimes pensées. Si discrète et si présente. Et lorsque l'on se retrouve face à une personne qui chante d'une même voix... c'est ainsi que votre mère est entrée dans ma vie, dans un murmure qui a donné du sens à toute ma mécanique interne. Le temps s'est arrêté, laissant la place à un autre mouvement. Comme une évidence, le silence s'est fait autour d'elle. Je n'entendais plus que sa voix. Elle est tout de suite devenue tout.

Cette petite bonne femme, ce dos gracile posé sur ces hanches fragiles, cette silhouette dansante, ce visage éclairé d'un sourire sans fin et de deux

grands yeux étonnés, cette âme qui fredonnait la vie dans mes entrailles, c'était votre mère.

Quelques jours plus tard, arrivé à Boulogne-sur-Mer, j'ai vu le spectacle éblouissant des vagues sur le sable pour la première fois. Tantine m'avait raconté la mer, un jour. Elle avait été fiancée à un marin dans son jeune âge. Le pauvre était parti pêcher le hareng en Islande et n'est jamais revenu. La Luce l'a attendu sur la jetée, face au vent, fouettée par les embruns et le remords. Le remords de s'être refusée avant le départ pour mieux se promettre ensuite. Mais la mer, elle en avait décidé autrement et la Tantine était restée fidèle à sa promesse "Je t'attendrai". Sur le quai, elle en avait usé des chaussures à guetter l'horizon de long en large. Elle m'a raconté sa haine, la difficulté du climat, l'ingratitude de celle qui prend au hasard pour se payer de ce que l'homme lui vole dans ses filets. Tantine a tellement noyé son chagrin qu'elle n'a presque plus jamais eu de larmes. Et moi, devant les vagues qui venaient lécher les pieds nus de votre mère, j'ai vu en elle celle qui allait maîtriser les pires éléments, celle qui allait mettre à ses pieds mes peurs, et tout cela en fredonnant inlassablement les plus belles ballades. Cette jeune fille à la robe soulevée par un vent libertin et qui me regardait d'un air coquin. Cette enfant de vingt ans, au regard effronté, qui se tenait droite et souriait malgré l'infortune qu'on traversait. Cette beauté qui semblait flotter au-dessus des eaux agitées. Je l'ai demandée en mariage.

Chapitre 7

Vous connaissez la suite de toute façon. L'histoire, on l'a écrite ensemble mes enfants. Je ne vais pas vous débiter tout le complet ! Cinquante ans de labeur, de jour comme de nuit, serviable à merci, toujours sur la brèche et tout ça pour quoi ? Pour me faire remplacer par la valise à roulettes ! Une crise terrible. La valise à roulettes, quelle trouvaille à la c... ! Pourtant la Luce et votre mère m'avaient prévenu. La roue, un jour ou l'autre, quelqu'un allait y penser. Ce jour-là, la roue a tourné pour les porteurs.

Une espèce d'original a débarqué au Palace avec une valise fabriquée aux USA. Je n'avais jamais vu ça. Le type a pris sa valoche fièrement, il est passé devant moi comme ça. Je n'avais rien à porter alors j'ai pris son caniche pour le suivre. Porteur de chiens ! Le début de la fin.

Je n'ai jamais rien dit tout au long de ma carrière. Je ne voulais pas qu'on me mette à la lourde. Mais il fallait bien réagir. Si Robert avait été

là, il aurait poussé une beuglante qui aurait fait trembler les colonnes de marbre.

Alors, on a fait grève pour sauver nos emplois. On a défilé dans les rues de toutes les grandes villes, bloquant les entrées des Hôtels par des tas de bagages remplis d'immondices puantes. On a brûlé des valises aux portes des aéroports, vidé des tonnes de malles dans les ports. On a monté, à mains nues, des valises en haut des montagnes. J'en étais malade. Tout ça pour montrer que le métier était indispensable. Parfois c'est en faisant des choses inutiles que tu montres que tu sers à quelque chose. Le tout étant qu'on parle de toi. Et nous avons redescendu ces mêmes montagnes en lugeant dans les valises. Nous étions partout, bloquant la France du nord au sud. Plus aucun voyageur ne pouvait se rendre dans une gare sans risquer la perquisition. Rien n'y a fait. Le progrès a eu raison de nous. Et la médaille du travail, je vous le donne en mille, elle est ronde comme une roue !

Et puis la vidéosurveillance a fait son apparition. Votre mère sentait déjà ses articulations la travailler. Un soulagement, finalement, d'être remerciée. On s'est retrouvé à la retraite. Heureux d'une vie chanceuse et heureux de votre bonheur. On était vivant, plutôt en bonne santé, vous étiez autonomes, pleins de projets. Comble de chance pour un porteur, votre mère a gagné la valise RTL un soir de mai. Et soudain, des envies de voyages ! Ça nous a permis de vous rendre visite, vous qui étiez à l'autre bout du monde. Pour l'occasion j'ai même acheté une valise à roulettes c'est dire si je n'en voulais à personne ! Elle n'a pas tenu longtemps, je préfère ma bonne vieille valise qui ne m'a jamais lâché.

Chapitre 8

La règle quatre ? Je vois que vous n'avez pas perdu le fil mes fils. La règle quatre, laissez-moi réfléchir. La première règle : ne pas être curieux ; le deuxième secret : ne jamais grimacer ; la troisième loi : ne jamais lâcher ; le quatrième précepte : transmettre.

"Transmettre", voilà, ce qu'il ne faut pas oublier mes enfants.

Je ne sais pas s'il y a un au-delà. Je ne sais pas si j'étais là avant, alors quel sens a la vie ? Pourquoi suis-je ici, à apprendre chaque jour, si demain je peux partir ? Je crois que je ne suis qu'un maillon d'une longue chaîne humaine, une maille d'un long tapis qui se déroule dans une direction qui, elle, a du sens. Lequel ? Je ne sais pas et je ne le verrais peut-être pas. Mais l'humanité évolue, j'en ai la preuve. L'humanité avance, progresse, se construit vers un idéal. Il y a des faux pas, des erreurs d'aiguillage, le chemin n'est pas droit, le tapis n'est pas régulier. Mais ce qui donne un sens à ma vie, c'est d'appartenir au tapis, de tisser ma maille dans la couleur et dans la direction qui me semble juste. Seul je ne sais rien, mais j'ai foi en l'humanité et je crois que si chacun donne son point de vue, si chacun tisse sa maille comme il l'entend, l'ensemble prend la bonne direction. Il se peut que je me trompe, il se peut que la matière que j'utilise soit la mauvaise. Même ça, c'est constructif parce d'autres en tirent enseignement et ne reproduisent pas la même erreur. L'important ce n'est pas ce que chacun a fait, c'est ce que chacun transmet.

Vous êtes le rang suivant, mes enfants et sur le même rang que moi, il y a toutes les personnes que j'ai côtoyées. Toute ma vie, j'ai transmis ce que je comprenais à mes voisins, et je les ai observés pour ne pas trop me tromper. La couleur de ma maille a un peu perdu de sa vivacité depuis ma jeunesse, le

Nous avons été heureux. Comme j'ai eu de la chance de connaître votre mère. Elle m'a donné deux beaux enfants dont je suis tellement fier. Elle a mis dans ma vie cette petite musique qui rythmait mon quotidien d'une harmonie si douce. Elle fredonnait sans cesse cette mélodie de notre amour. Cette voix de sirène qui émerveillait mes oreilles, et ce visage quand elle chantait.

Et puis l'année dernière, le ressort de la boîte à musique a lâché, déroulant dans un dernier sursaut sa mélodie enchantée. Puis un grand silence est venu envahir mon cœur et le vôtre. Je crois que je suis devenu sourd au monde, enfin pour un temps assurément. Le silence. Le vide. Terrible.

fil s'est adouci un peu, j'espère qu'il n'est pas usé. J'ai passé ma vie à tisser des liens forts pour garantir la résistance de ma place. Vous êtes le rang suivant et je vous laisse un peu de fil pour seul héritage. Ce bout de rien, faites-en ce que vous voulez. Utilisez-le pour commencer le vôtre ou coupez-le pour mieux peindre votre couleur. Ces fibres, je les tresse depuis deux jours devant vous. J'ai longtemps tricoté mon discours pour vous le rendre cohérent. Et tout ça je vous le laisse.

Vous voyez, j'ai essayé de porter bien plus que des valises, pour ne pas être juste un mulet ! Aujourd'hui, mes seules valises sont sous mes yeux. Elles sont lourdes. Remplies de souvenirs qui brouillent parfois ma vue quand je me les remémore, comme maintenant. Alors, j'ai glissé tout ce dont je vous ai parlé dans cette valise que vous connaissez. Celle dans laquelle j'ai découvert le trésor de ma vie.

Vous y trouverez les lettres de mon père tellement précieuses, infiniment belles tant l'amour est caché. Il ne se lassait jamais d'exprimer ses idées, d'expliquer ses convictions, d'exposer ses opinions. Ses mots étaient des boîtes transportant les cadeaux du cœur. Les mots sont des wagons qu'il ne suffit pas d'attacher les uns derrière les autres encore faut-il les charger pour que le convoi soit plus dense. Les charger de sens, d'émotion, de vie, de sentiments ; les charger tout court, tout au long de la vie. Votre grand-père le faisait merveilleusement. Vous lirez ses lettres et vous trouverez aussi un texte que je ne vous ai jamais livré. Son combat de toute une vie, son texte sur la laïcité. Un nectar.

La médaille de Tantine, que j'ai retrouvée par hasard un jour où je voulais me servir un verre de gnôle en débarrassant la maison après son départ.



Derrière le rideau de double fond, ça cache qu'elle croyait secrète.

C'est drôle, je n'ai retrouvé aucune médaille de votre grand-père. Trop modeste. Cette carte postale en revanche je l'ai récupérée dans son portefeuille.

Une bouteille de Loch Lomond que Robert et moi n'avons jamais finie.

Les petits mots de votre mère, toujours pliés en six, à son image. Et ce disque qui reprend sa

fameuse chanson, celle de notre rencontre. Vous le garderez près de vous, très précieusement. La pochette est neuve. Je n'ai jamais eu le courage de l'écouter. Je crois que j'avais peur que Louis Armstrong ne soit pas à la hauteur de votre maman. Et puis, je crois que j'avais peur de pleurer tout simplement. Mais le moment venu, quand on me mettra dans une malle, promettez-moi de faire résonner cette mélodie aussi fort que possible, pour que je l'entende.

A noter que cette nouvelle est issue de l'ouvrage "Porteur de valises" qui sortira au premier trimestre 2012 aux éditions Kirographaires. Il est en précommande sur le site de l'éditeur : <http://www.edkiro.fr/porteur-de-valises.html>

D'autre part, Corinne Roehrig-Saoudi, lauréate de notre prix en 2007 avec "Mauvaise donne", a écrit un deuxième ouvrage "Janus et autres histoires de cœurs extraordinaires" publié aux Éditions de l'Harmattan. Il sera prochainement en librairie et on peut d'ores et déjà le commander chez Amazon avec le lien ci-dessous :

http://www.amazon.fr/s/ref=nb_sb_noss?__mk_fr_FR=%C5M%C5Z%D5%D1&url=search-alias%3Dstripbooks&field-keywords=janus+et+autres+&x=17&y=18



FAFOU

Par Corinne ROEHRIG-SAOUDI

Jean-Yves Lehen est un homme pressé.

Il a toujours fait trop de choses en même temps.

Ce matin, dès 8 heures, il doit conduire une réunion de recrutement, rencontrer, évaluer une dizaine de postulants, six garçons et quatre filles.

Cadre dans l'industrie pharmaceutique, il dirige d'une main de fer un institut de formation des visiteurs médicaux, ces représentants qui sillonnent la France pour convaincre les médecins de prescrire leur produit plutôt que celui de la concurrence. La profession est couramment accusée des pressions qu'elle exerce sur les praticiens, des incitations à prescrire une spécialité récente, donc chère, au détriment de substances éprouvées, mais plus anciennes et moins rentables.

Les vilains laboratoires...

Quelle est la part de vérité dans ces allégations ?

Comment répondre sans passion à des questions comme :

- qui doit payer la recherche ? Des fonds strictement publics, donc limités, ou des fonds privés, avec bénéfices à la clef ?

- Qui et comment choisir les sujets de recherche ? S'orienter toujours vers les pathologies qui touchent des millions de patients, ou se concentrer sur celles qui en atteignent "seulement" quelques milliers ?

Face à la souffrance et à la maladie d'un seul individu, les statistiques sont inaudibles, insoutenables... Jean-Yves l'a appris à ses dépens, en même temps qu'il apprenait à se taire.

La vocation d'enseignant chevillée au corps, il ne voulait pas passer directement des bancs de la fac aux pupitres d'écoliers, et comme il avait fait des études de biologie, il a intégré le laboratoire Mirvall par curiosité, et pour avoir une expérience commerciale.

La pâte molle de son enthousiasme juvénile a été totalement imprégnée par son premier séminaire de simple visiteur médical. Un séminaire de motivation d'un dynamisme échevelé ! Mises en scène, vidéos promotionnelles en 3D, discours enflammés... Il s'est laissé griser par le groupe, convaincre par l'énergie déterminée d'une foule de jeunes gens comme lui et le talent oratoire d'un "chef de produit" intelligent et cocasse... Après une semaine d'exposés, d'interviews, de courbes, de démonstrations, de preuves, de témoignages, de conclusions sans appel, il était gonflé à bloc.

Il était sûr d'apporter enfin aux rhumatisants, grâce au Garomal 500, le soulagement qu'ils attendent depuis longtemps...

Qu'il est dur et doux d'être jeune !

Vingt ans après, Jean-Yves a amplement dégrisé.

Il évite dorénavant les polémiques sur l'industrie du médicament. Il ne rentre plus dans les débats sur ses profits supposés colossaux, ses accointances politico-scientifiques. Il sait qu'il y a dans ce milieu comme ailleurs autant d'honnêtes gens que de malfrats.

Il ne s'énerve plus non plus à renvoyer les consommateurs de pilules roses ou vertes à leurs contradictions : une bonne santé surtout sans effort personnel, une prescription sans limites et surtout sans coût, une médecine efficace à coup sûr et surtout compréhensive quand il s'agit de rallonger les ordonnances...

Il fait son métier avec éthique, il a naturellement retrouvé sa vocation et a choisi la formation pour inculquer aux plus jeunes ses valeurs de rigueur et de respect, pour leur donner un vrai bagage à la fois scientifique et relationnel. Dans le métier, il n'y a pas de hasard, on le surnomme "le prof".

C'est un homme accompli. Un homme heureux.

Quand à 8h15 le premier candidat rentre dans son bureau, il est presque suffoqué par une bouffée d'émotion, il ne peut empêcher les larmes de lui monter aux yeux. Le jeune homme ressemble à s'y méprendre à son dernier fils, surnommé Fafou.

Fafou, dont la photo trône sur le bureau de Jean-Yves, à côté d'un dessin dans un cadre, un dessin d'enfant banal, un bonhomme biscornu très coloré surmonté de la formule "à mon papa chéri", écrite d'une main encore mal assurée.

Fafou, qui, dans quarante-huit heures, va présenter, en présence de toute sa famille, sa thèse de doctorat en biologie cellulaire.

Jean-Yves est propulsé plus de vingt ans en arrière.

À force d'user ses pantalons dans les salles d'attente, et parce qu'il était volontaire, attentif, sérieux, travailleur, souriant, toujours prêt à trouver la réponse à une question piège, Jean-Yves a pris du galon.

Il est devenu visiteur hospitalier, carrière considérée comme plus prestigieuse dans les rangs des visiteurs médicaux. Les produits sont plus techniques, les médecins plus aigus, plus difficiles à amadouer.

Et puis il a changé de laboratoire. Des anti-inflammatoires il est passé aux antihypertenseurs, des rhumatologues aux cardiologues.

Passionné par l'aspect scientifique et humain de son travail, mais un peu taraudé par son aspect mercantile, il a cherché très tôt à développer des relations d'un autre type avec sa clientèle, loin des sempiternelles offres de repas au restaurant, ou des apéritifs dinatoires autour d'une conférence alibi.

Un jour comme un autre, alors qu'il bavardait avec un groupe de jeunes médecins en service de chirurgie cardiaque, il a été sollicité par l'un d'entre eux pour une opération humanitaire.

Éva, la jeune doctoresse en question, a expliqué à Jean-Yves que son frère aîné, médecin lui aussi, était parti quelques jours plus tôt pour une mission sanitaire en Afrique de l'Ouest.

En désespoir de cause, il avait cherché de l'aide auprès de sa sœur. Un très jeune enfant, de quelques mois à peine, souffrait d'après lui d'une grave malformation cardiaque, mortelle à court terme s'il n'était pas opéré. L'intervention, complexe, étant impossible sur place, il fallait, à tout prix, rapatrier l'enfant en France pour qu'il soit pris en charge par une équipe compétente. La famille africaine, effrayée par les malaises du petit, était d'accord. L'association humanitaire avait déjà pris des contacts avec les instances administratives locales pour autoriser le départ de l'enfant. Éva, jeune cardiologue, se proposait d'aller le chercher sur place, un transport médicalisé étant préférable.

Il ne manquait qu'une chose : de l'argent.

Et il fallait faire vite.

À cette époque, l'humanitaire, pour Jean-Yves, c'était le Téléthon, l'Abbé Pierre, les restos du cœur... Des situations douloureuses et lointaines, auxquelles il apportait régulièrement son écot.

Là, il était en première ligne, face à la détresse du monde incarnée par un bébé...

Saisi par l'évidence du geste à faire, il avait été convaincu en une fraction de seconde : il avait garanti à Éva de trouver l'argent, il se débrouillerait, elle pouvait acheter son billet d'avion.

Il lui restait à trouver les bons arguments pour entraîner sa hiérarchie dans l'aventure. Certes, comme tout visiteur médical, il avait à sa disposition un budget pour organiser quelques manifestations locales, des colloques, des conférences. Quelques milliers de francs pour l'année



entière. Après un rapide calcul, il s'était rendu à l'évidence qu'il lui faudrait une rallonge, rallonge qui ne pouvait venir que de son directeur régional, voire du directeur des ventes au niveau national.

Jean-Yves était prêt à s'investir, personnellement. Il était prêt à abandonner toutes les opérations promotionnelles de son secteur de prospection pour l'année à venir. Il était prêt à s'engager auprès du laboratoire pour oublier ses primes, travailler samedis et dimanches, organiser une quête, partir en Afrique sur ses propres deniers... Il était prêt à donner de son temps, de son énergie pourvu qu'on lui dise oui.

Un défi autrement stimulant que le Garomal 500 ou le SerpaforLP...

À sa grande surprise, il avait eu en ligne le soir même le directeur du marketing. Médecin lui aussi, antérieurement engagé à développer l'accès aux soins en Asie, il était tout à fait favorable au projet.

On mettait à la disposition de Jean-Yves une somme largement suffisante pour le voyage de deux personnes : Éva, la jeune cardiologue et... le responsable de la promotion de l'antihypertenseur, le SerpaforLP... qui superviserait la publicité du rapatriement avec les journaux locaux, voire nationaux.

On lui confiait chaleureusement l'organisation très locale de l'opération.

Jean-Yves était aux anges. On allait sauver le bout de chou malade, et il était heureux d'avoir été un maillon dans la chaîne du sauvetage.

Mais il était aussi terriblement déçu que l'affaire lui échappe si rapidement, qu'on lui préfère une autre personne pour aller sur place. Il s'y voyait déjà, Jean-Yves... Il vivait déjà la sensation délicate du protecteur, le bébé dans les bras, attentionné, gardien, solide, écartant la foule, les yeux rivés sur le petit.

Il avait beau essayer de ne pas ronchonner, il était de méchante humeur, il avait la sensation de s'être fait voler, non pas la vedette, mais le bonheur d'agir, la responsabilité exquise de ce malade poids plume dans ses grandes mains.

Comme dans ces bandes dessinées où s'affrontent un petit ange et un petit démon, qui figurent les pensées contradictoires du héros, il fourbissait tout seul arguments et contre-arguments... Oui, c'était légitime pour le laboratoire de profiter de l'événement pour se montrer sous un jour charitable, améliorer son image de marchand d'une touche de solidarité.... Et puis non ! Flûte, il aurait dû puiser dans ses économies, taper ses parents et ses copains pour garder la mainmise sur le projet.

Trop tard. Après tout l'objectif serait atteint, son petit mécontentement était sans intérêt à côté de la vie de ce même.

Pendant les trois jours qu'avaient nécessité la venue de l'enfant, il n'avait presque pas dormi, aux aguets près du téléphone satellite, disponible au cas où il manquerait un formulaire, une autorisation, un médicament...

Ému comme une jeune mariée, il avait enfin aperçu dans les bras d'Éva, au sortir de l'ambulance, un petit bonhomme chétif, perdu dans une couverture rose, qui le faisait paraître plutôt gris sous sa peau foncée. Les yeux immenses, affolés, l'enfant avait rapidement été happé vers le service de cardiologie. Il faudrait encore attendre avant de faire plus ample connaissance...

En professionnel curieux et rigoureux, Jean-Yves avait potassé un classique de cardiologie pour comprendre la maladie dont souffrait le bébé, appelé Fafou : une tétralogie de Fallot, du nom du Docteur Fallot, médecin marseillais, le premier à en avoir décrit les quatre malformations du système cardio-vasculaire.

Dans cette pathologie on dirait que le cœur a été bricolé sans mode d'emploi par un architecte débutant... ou démoniaque... Les gros vaisseaux qui partent du cœur ne sont pas à leur place, ou n'ont pas le calibre requis par leur fonction... Le sang "rouge", saturé d'oxygène, se mélange au sang "bleu", chargé de gaz carbonique... et donne au patient une couleur bleutée énigmatique, accentuée au niveau des lèvres et des ongles....

D'où le teint gris de Fafou, avait dit Éva. Même si la carnation assez claire de l'enfant dénotait probablement une origine maure plutôt que soninké, elle était suffisamment sombre pour que le bleu vire au gris, au terne, ôtant à la peau sa belle couleur chaude.

Ce n'était pas la pigmentation inhabituelle de Fafou qui avait alerté sur son état. Parfois les descriptions cliniques s'inspirent de l'imaginaire populaire, et devant le médecin, Fafou avait mimé le comportement d'une "poupée de chiffon" : alors qu'il était en train de crier vigoureusement, l'enfant s'était mis à geindre, et brutalement son corps s'était affaissé, était devenu tout mou, flasque. On aurait dit une marionnette aux fils subitement coupés. Le bébé résolument braillard s'était métamorphosé en poupon de tissu amorphe et plaintif...

Ce tableau est tellement spectaculaire qu'il est impossible de passer à côté !

La raison mécanique en est simple : c'est du sang mêlé rouge-bleu, mal oxygéné, qui circule dans l'organisme quand existe une tétralogie de Fallot. Quand l'enfant fait un effort, comme une colère, il gigote, il hurle, son cerveau a besoin d'oxygène qui n'arrive pas, et tout à coup, comme en manque d'air, le cerveau ne répond plus, ne commande plus au corps : on dirait qu'il est brutalement déconnecté, débranché.

Dans les cas les plus graves, le malaise ressenti par l'enfant peut durer et être accompagné de véritables convulsions avec un risque de décès. Le traitement de la malformation est strictement chirurgical. Il faut aboucher les vaisseaux à la bonne place, fermer les orifices qui persistent... Sans intervention, on n'atteint pas l'âge de 20 ans.

Par chance, Fafou avait fait deux syncopes devant le frère d'Éva... Un signe du destin pour cet enfant condamné à court terme.

Éva l'avait amené en avion en le tenant contre elle, en veillant à ce qu'il reste calme, détendu, ne s'agite pas, ne s'énervé pas....

Fafou était au bloc pour qu'on remette de l'ordre dans son cœur.

La poitrine du bébé à peine refermée, le chirurgien avait participé à une conférence de presse dûment orchestrée par le laboratoire. Projecteurs, micros, écran, boissons et petits fours en attente, rien n'avait été laissé au hasard. L'assistance était composée de journalistes locaux et nationaux, d'élus en campagne perpétuelle, de "représentants de la société civile" importants à un titre ou un autre. Une vidéo avait été préparée par le marketing, alternant des images fixes et des prises de vue jusque dans le village de Fafou. Après quelques explications techniques, il n'y manquait aucune scène tire larmes : les crises terrifiantes de l'enfant, l'émotion bruyante des parents, la communauté entière en procession vers l'aéroport, les mouchoirs trempés grands comme des draps de lit, l'arrivée en France, le discours macabre sur le risque mortel, le regard grave de l'anesthésiste, les portes du bloc qui se referment sur le mini patient dans un grincement lugubre.

Jean-Yves, bien qu'habitué aux manipulations de foule, avait la gorge nouée. Il espérait que ce Professeur Bouzigues, qu'il ne connaissait pas, ne jouerait pas trop les Zorro, inscrivant son nom à la pointe du scalpel sur la peau de l'enfant malheureux.

Après quelques mots du chirurgien, finalement sobre et élégant, on fit parler Éva, son frère, le président de l'association humanitaire, le maire, le chef du service de pédiatrie, le chef du service de cardiologie, le président du conseil d'administration de l'hôpital, le président du Conseil général, le responsable de la communication du laboratoire, le PDG du laboratoire, on se congratula, on se félicita, chacun refusa hypocritement le mérite de l'opération, on triqua, on grignota et après moult serremments de mains appuyés, enfin, tout ce beau monde s'en alla, béni de champagne et grisé de sa propre générosité.

Ouf.

La comédie terminée, il reste les quelques médecins à l'origine de l'opération et Jean-Yves. Ils retournent en silence dans le service de chirurgie. Impossible de voir Fafou pour l'instant, même si sa situation est stable et rassurante. Pour qu'il récupère au plus vite, il restera en coma thérapeutique quelques jours, sous assistance respiratoire.

Les jours passent lentement.

Fafou va bien.

Quand Jean-Yves peut enfin le voir, habillé stérilement, l'enfant est encore bardé de tuyaux et à peine éveillé. Il suçote une tétine, ouvre un œil interrogatif vers son visiteur masqué et le referme aussitôt. Il a retrouvé son teint d'origine, marron clair, ses cheveux rares sont très noirs, frisés qui ne recouvrent pas complètement son crâne. Son bout de nez arrondi appelle le bisou, sa peau brillante la caresse. Jean-Yves le trouve craquant, magnifique. Il emmènera sa femme en visite dès que possible. Pour l'instant, il est contraint de quitter la ville quelques jours pour représenter le laboratoire à un congrès.

Quand il revient, Fafou est sorti des soins intensifs, on peut le voir et l'approcher sans se déguiser en petit homme vert. Il a fallu lui enlever sa perfusion, sur laquelle il tirait sans cesse. Heureusement il accepte de s'alimenter normalement, surtout au biberon dans les bras de Maguy, l'aide-soignante qui l'a pris sous son aile. À huit mois, Fafou ne pèse que sept kilos, sous l'effet conjugué de sa maladie et, peut-être, de malnutrition.

Un mois après son intervention, Fafou a pris du poids et des joues qui lui donnent l'air d'un vrai bébé réjoui. Il se marre, il dévore, la cicatrice qui barre sa poitrine est fine, son teint est uni et n'a plus de nuance grise ni bleue.

Jean-Yves a pris l'habitude de venir jouer avec l'enfant au moins deux fois par semaine. Fafou le reconnaît et lui tend les bras quand il arrive, ce qui remplit toujours de larmes les yeux du jeune homme. Sa femme, Isabelle, l'accompagne régulièrement le week-end. Elle est retournée dans la boutique où elle habitait ses propres enfants et gâte à sa manière Fafou, habillé comme un prince.

Jean-Yves regrette de ne pas pouvoir amener dans le service ses propres enfants pour faire la connaissance de Fafou. Élodie, 13 ans, et Nathan, 11 ans, sont très curieux de découvrir ce miraculé dont ils suivent l'aventure et dont les photos ornent le frigo familial.

Le temps passe.

Élodie et Nathan ont obtenu le droit de passer tous les mercredis voir celui qu'ils appellent leur "petit pote". Jean-Yves a même essayé de le sortir de l'hôpital tout un samedi, mais il n'a pas obtenu les autorisations administratives.

Fafou est totalement rétabli. Une nouvelle conférence de presse organisée avec autant de battements de tambour a été organisée par le laboratoire. Le Professeur Bouzigues est toujours mesuré, réfugié derrière la réussite technique de l'intervention et l'assurance de la bonne santé à venir de l'enfant. Les élus étaient moins nombreux, les discours plus courts. À l'extérieur de l'hôpital, l'émotion est retombée, on se préoccupe maintenant des rescapés d'un tremblement de terre.

La communion collective est un gouffre assoiffé de victimes fraîches.

Dans le service de pédiatrie où il vit désormais, Fafou est une vraie mascotte. C'est un bambin rigolard, débrouillard, qui a récupéré avec un poids normal une énergie débordante. Il galope à quatre pattes, il joue à la balle, il s'esclaffe, il éclate de rire, de ce rire de gorge sans fin qui fait sourire automatiquement tout adulte. Ce rire propre aux seuls enfants, explosif, qui vient des tripes, sans retenue, éclaboussant de franchise et de naïveté, ce rire en chapelet communicatif qu'on devrait passer en boucle sur les télévisions et les radios...

Fafou participe à la visite des autres petits malades sur les épaules de l'interne.

Fafou signe les dossiers de l'infirmière de ses gribouillages.

Fafou saute sur les genoux de Jean-Yves en hurlant de joie.

Voilà quatre mois que Fafou est en France. D'après sa date de naissance, il va avoir un an.

Un beau matin de printemps, Jean-Yves est convoqué par le chef de service de pédiatrie. On peut tout à fait ramener Fafou chez lui, en Afrique, et comme Jean-Yves a été à l'origine de sa venue, on a pensé lui confier, aussi, le voyage de retour. Il avait tous les contacts, l'association humanitaire, Éva et son frère, ça devrait être facile.

Sombre, Jean-Yves rentre chez lui sans passer devant la chambre du petit garçon.

La nouvelle rend triste la famille entière, le dîner est morose et bâclé. Avec Isabelle et les enfants, ils décident de rester en contact, coûte que coûte, avec ce petit bout auquel ils sont tellement attachés. Après tout, ils ne savent jamais où partir en vacances, ils ne se disputeront plus pour choisir.

Quand Jean-Yves retourne dans le service de pédiatrie pour envisager avec l'équipe les modalités pratiques du retour, on s'aperçoit que les seules coordonnées de référence pour l'enfant, à part son nom et le nom de son village, sont celles de l'association française à l'origine de la mission sanitaire... Ils ont pris régulièrement des nouvelles de l'enfant, au début de son hospitalisation.

Mais plus personne n'a appelé pour savoir comment allait Fafou depuis deux mois. Jean-Yves rougit jusqu'aux oreilles de culpabilité et se maudit de ne pas s'en être inquiété plus tôt. Il a joué les bons samaritains, puis les tontons gâteau de manière très égoïste, prenant son bonheur au jour le jour avec l'enfant, sans penser à son avenir. Lui pas plus que d'autres, semble-t-il.

Il prend le dossier en mains. L'association initiale, baptisée "DIALAF", pour "dialogues africains", est basée à Nîmes et son Président s'appelle Monsieur Ethien. Un message automatique des télécommunications l'informe que leur numéro a changé...

Il appelle Éva, avec de piètres résultats. Son frère, qui avait fait le diagnostic de téralogie, est cette fois parti dans le sud de l'Inde et il est très difficilement joignable. Elle fera ce qu'elle peut pour récupérer des données.

La mairie de Nîmes ne connaît pas l'association. La préfecture retrouve la trace de sa déclaration au journal officiel, avec l'adresse du siège social. Il ne reste plus à Jean-Yves qu'à prendre sa plus belle plume. Les jours passent.

Monsieur Ethien lui téléphone enfin... Après avoir pris chaleureusement des nouvelles du petit malade, et s'être réjoui de sa guérison, il apprend à Jean-Yves que pour des raisons de tensions et disputes internes, l'association est désormais inactive et en voie de dissolution. Mais il a gardé les coordonnées du chef du village avec qui il avait organisé le transfert du bébé. Et aussi des gendarmes locaux. Il se charge de les joindre.

L'hôpital, maintenant, s'impatiente.

Jean-Yves envisage d'aller sur place pour préparer la venue de l'enfant.

Il est vingt heures quand le téléphone sonne. Au bout de la ligne, un Monsieur Ethien fort embarrassé hésite, bafouille et finalement bredouille :

"la mère de Fafou est morte il y a quelques semaines, il était déjà orphelin de père, il n'a plus du tout de famille et le chef de village ne peut pas le reprendre..."

Devant le silence de Jean-Yves, il poursuit :

"il faut les comprendre, ils sont pauvres, ils pensent que l'enfant sera mieux s'il reste en France..."

Dans la tête de Jean-Yves défilent les images du village entier en procession qui avait suivi l'enfant à son départ... Pas un oncle, une tante dans ce cortège de gens déconfits ?

Il explose :

- Mais vous vous rendez compte de ce que vous dites ! Vous êtes allés chez des gens qui ne vous demandaient rien ! Vous avez organisé le départ d'un petit enfant sans même imaginer son retour ! Qui savait qu'il était orphelin de père ? Comment se fait-il que personne ne veuille l'accueillir... avec tous les gens du village qui étaient en train de pleurer quand on l'a emmené... Et qu'est-ce que vous pensez faire pour ce



même, maintenant ? L'hôpital ne peut plus le garder, il est guéri ! Alors, que suggérez-vous ? On lui file un billet d'avion, on le dépose à l'aéroport, et adienne que pourra !!!!

- Je suis... désolé. Je suis aussi désemparé que vous... Les gens qui pleuraient, je n'en connaissais pas la moitié, vous savez... Ils étaient venus parce qu'il y avait à manger.

- Mais comment est-ce que vous avez monté cette opération ?

- Eh bien... On avait à Nîmes un voisin originaire de ce village, on a voulu l'aider parce qu'il nous disait que les gens y mourraient, qu'ils n'avaient ni médecin ni rien pour se soigner, à peine quelques plantes et un rebouteux... Mais on l'a perdu de vue. Dans le quartier les gens disent qu'il est parti dans le nord, ou bien en Espagne, on ne sait plus trop...

C'est effarant...

- On a juste voulu secourir ces pauvres gens... Pour être dans les règles, on a monté une association, on était pleins de bonne volonté. On a fait des prospectus, une conférence, une tombola, on connaissait un jeune généraliste qui faisait des remplacements et qui était tenté par l'humanitaire, on a récolté les sous pour payer son voyage, pour acheter des médicaments. La suite nous a échappé, quand le laboratoire s'en est mêlé et que le bébé a été opéré, on était vraiment contents, vous savez. Et puis tout a capoté de notre côté. Je suis désolé. Mais vous-même, vous ne croyez pas que le petit sera mieux ici ?

Rester ici... Comme si ça se faisait d'un coup de baguette magique. Et puis non, je ne suis pas sûr du tout que ce soit une bonne idée. Qui va s'en occuper ? Il ira dans une pouponnière, puis un foyer, il sera sans parenté, sans racines. Une catastrophe. Je m'en veux terriblement de ma légèreté, de mes insuffisances !

Jean-Yves raccroche brutalement. Après son coup de gueule, il est effondré, il se sent nul, totalement impuissant. Il pleure à chaudes larmes pour cet enfant, dont le cœur raccommodé a tant fait battre le sien depuis quelques semaines.

Une nuit de tergiversations sans fin s'engage avec Isabelle, ils s'endorment au petit matin, après avoir décidé de partir pour l'Afrique le plus rapidement possible.

Jean-Yves est contraint, de fort mauvaise humeur, de rappeler Ethien, pour avoir des renseignements sur ses contacts africains. Ce dernier est tout penaud, il propose d'une petite voix à Jean-Yves de payer son billet d'avion sur ses propres deniers, ou de l'accompagner... Pas question, c'est avec sa femme qu'il a décidé de partir, ils auront besoin de se tenir la main.

L'Afrique est un continent inconnu pour la famille Lehen, qui débarque sans Fafou. Le pays où ils sont est heureusement francophone... Ils découvrent les couleurs, les paysages, le bruit, la poussière, la gentillesse parfois collante de certains autochtones... Ils entrevoient la capitale embouteillée de voitures rouillées qui klaxonnent à tout va, les marchés pleins de cris, la juxtaposition du centre-ville avec de hauts bâtiments flambants neufs et de quartiers délabrés, sales... Si ce n'était la chaleur, ils ne seraient presque pas dépaysés ni surpris par cet environnement contrasté.

Ils filent tout de suite vers le nord, ils ont rendez-vous à la gendarmerie du bourg le plus proche du village de naissance de Fafou. Ce n'est qu'à deux cents kilomètres, mais le voyage est long, la route est rapidement dégradée, pleine de nids de poule... et parfois de vraies poules. Les camions sont nombreux, en mauvais état, surchargés de matériaux en échafaudages tremblants ou bondés de foutes hétéroclites, avec de gros sacs bariolés. La végétation est abondante.

Il reste peu de macadam sur le chemin à l'arrivée au bourg. La gendarmerie est facile à trouver, mais le gendarme Martial est absent...

- Le gendarme Martial est parti pour la capitale depuis ce matin...

- Pour la capitale ?

- Oui oui.

- Mais nous avons rendez-vous avec lui ici !

- Aujourd'hui même ?

- Ben...oui.

- Mais il va revenir, ne vous inquiétez pas.

- Quand ?

- Oh, demain je pense.

- Demain ?

- Il y a urgence, je peux vous aider ?

Jean-Yves et Isabelle s'embrouillent dans la description de leurs objectifs, le fonctionnaire les regarde patiemment en hochant la tête... Finalement ils se contentent de lui demander si le village de Nioram est loin et ils sont rassurés par la réponse : à peine cent kilomètres.

L'hôtel où ils ont réservé une chambre n'a pas de fiche à leur nom, mais ce n'est pas grave, il n'y a guère de monde et ils vont se coucher, fourbus.

En attendant le retour de leur contact, le lendemain matin, ils ont le temps de voir l'immense plage et ses fins bateaux de pêcheur qui vendent à la criée, le pied à peine posé sur le sable. Une plage encombrée de détritiques, de poissons morts...

Le gendarme Martial rentre finalement vers quinze heures... Très grand et très noir, il est souriant, mais réservé. Ils évoquent ensemble la situation de Fafou, mais il ne se prononce pas, c'est au chef du village - son cousin - de voir avec les visiteurs. Il explique qu'il faudra partir le lendemain de très bonne heure, vers cinq heures, à cause de la chaleur.

- Et quand serons-nous de retour ici ? demande Isabelle

- Après demain, je pense.

- Après demain ?

- Oui. Il faut cinq à six heures pour arriver à Nioram, il faudra peut-être attendre que le chef rentre des champs, et après il fera nuit.

- Ah. Merci de nous accompagner.

- Pas de problème !

Martial n'a pas de 4x4 climatisé, seulement une berline dont les amortisseurs ont déjà beaucoup souffert. Il est déjà six heures quand la troupe embarque, c'est-à-dire Jean-Yves plus Isabelle plus Martial plus deux autres hommes et une petite chèvre. Les liaisons avec l'est sont rares, le covoiturage est utilisé à plein.

On abandonne rapidement le bord de mer pour se diriger en pleine terre. La chaussée goudronnée s'efface en quelques kilomètres devant une piste sèche. Le soleil chauffe vite, et à huit heures le véhicule, malgré les fenêtres ouvertes, est un four. Les arbres se raréfient, les maisons aussi, et bientôt c'est un désert pierreux qui entoure les voyageurs. On est bringuebalé sur les cahots, serré dans l'habitacle, contraint par instants de fermer les vitres pour éviter au sable brûlant de rentrer dans la voiture. On croise un ou deux camions qui soulèvent des nuages de poussière orangée. Il n'y a guère de panneaux indicateurs... Encore moins de réverbères.

Pourtant, six heures après le départ, alors que l'air est suffoquant, Martial annonce "voilà Nioram, là-bas". À force de plissements d'yeux, Jean-Yves croit apercevoir une dizaine de baraquements très plats, en ciment.

Comme prévu, Abdou, le chef, n'est pas là. Il a demandé de l'attendre pour manger, il veut inviter ses hôtes à partager son repas. Un groupe de femmes entoure le couple et leur propose de visiter le jardin potager... Elles en sont très fières. Grâce à une ONG, elles ont obtenu une pompe à eau mécanique qui leur permet non seulement nourrir les villageois, mais en plus, les bonnes années, d'en vendre au marché et donc de gagner un petit pécule.

Abdou est comme son cousin très grand et très noir, un peu vouté sur le bâton avec lequel il pousse ses chèvres. D'ailleurs Isabelle a fait remarquer à Jean-Yves que tous les habitants du village sont de couleur très foncée, contrairement à Fafou.

Dans le bâtiment qui sert de cuisine, tout le monde s'assied en rond par terre et les femmes apportent le plat commun,

mil et tomates du jardin, où chacun pioche avec la main. Une conduite à risque pour un tube digestif occidental...

Après le repas, après le thé, après une autre visite du jardin avec Abdou, on s'installe enfin pour parler. Martial fait office de traducteur, Abdou possède moins bien le français que lui, il parle surtout la langue de son ethnie.

On échange des souvenirs de la mission sanitaire, le travail du médecin, on en vient au bébé, à son retour potentiel Abdou demande s'il est toujours envoûté. Envoûté ? Quand les syncopes de Fafou sont apparues, le village était terrifié, on a fait intervenir le sorcier, il a dit que l'enfant était habité par le diable, à cause de sa mère.... Sa mère qui.... Une vive discussion s'engage entre Abdou, en colère, et Martial. Sous les regards interrogatifs de Jean-Yves et Isabelle, le gendarme est ennuyé, il se lève et fait quelques pas.

- Que se passe-t-il ?

- Le chef m'explique que même si l'enfant est guéri, ce n'est pas sûr que la maladie ne revienne pas quand il sera ici, à cause de l'âme de sa mère...

- Mais il a été opéré, son cœur est réparé, expliquez-lui...

- Ce n'est pas possible, la mère est morte,... elle a bu du poison parce que tout le monde se disputait dans le village à cause d'elle...

- ... Euh... Pourquoi ?

- L'enfant... Il n'avait pas de père... Et il n'était pas de la même couleur que nous...

- Mais ça c'était la maladie...

- Non... Le diable a puni le fils parce que la mère n'était pas mariée. Quand le petit est parti pour la France, les villageois voulaient qu'elle disparaisse, et elle a pris le poison.

Abdou ajoute quelques mots.

- Que dit-il ?

- Que depuis les récoltes sont meilleures.

Jean-Yves et Isabelle se regardent, perplexes. Ils comprennent qu'il n'y a rien à ajouter.

- Et.... Vous saviez tout ça, Martial ?

- Euh... Oui

- Alors, pourquoi nous avoir amenés jusqu'ici ?

- C'était au chef de vous le dire.

Abdou parle encore. Martial se décripe.

- Abdou demande si vous avez des enfants ?

- Oui, deux.

- Il a décidé de vous donner celui-là en cadeau.

Jean-Yves va sans doute monter sur ses grands chevaux, s'énerver, dire que ce n'est pas comme ça qu'on traite un être humain, que ce n'est pas une marchandise, un jouet, mais il ouvre à peine la bouche quand Isabelle dit à haute voix :

- Remerciez vraiment beaucoup le grand chef, Martial, nous acceptons avec bonheur et nous prendrons soin de ce merveilleux cadeau.

À son mari qui la regarde ahuri, pontant un doigt sur sa tempe pour lui signifier qu'elle est complètement folle, elle ajoute doucement :

- Il y a longtemps que tu savais que ça finirait comme ça, n'est-ce pas ?

L'œil humide, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, soulagés et heureux.

C'était il y a presque vingt-quatre ans...

Il a fallu deux années de procédure pour que l'enfant soit déclaré abandonné par son pays d'origine, pour être adoptable. Deux années pour que Jean-Yves et Isabelle soient agréés comme adoptants, deux années pendant lesquelles ils ont tremblé à la perspective qu'un rouage se grippe, qu'une administration ici ou ailleurs fasse un excès de zèle, que la loi change, que les relations diplomatiques soient rompues, qu'un père biologique réapparaisse....

Deux années pendant lesquelles ils ont eu, provisoirement et avec beaucoup d'appuis divers, la garde provisoire de l'enfant... Qui a continué de pousser et de grandir comme une immense plante qui à vingt-cinq ans dépasse son père d'une tête...

Fafou qui va passer dans deux jours son doctorat dont Jean-Yves a appris le titre par cœur : "Rôle des facteurs de croissance dans la cardiomyogenèse et développement de thérapies innovantes pour régénérer le myocarde endommagé"...

Un travail énorme pour aller vers le soin le plus précoce des cœurs défaillants.

Un titre qui sonne comme un hommage à la chance, à la destinée.

Depuis toutes ces années la famille a fréquenté assidûment l'Afrique, elle a appris, entre autres, la patience africaine ! Elle y a acheté une bicoque de vacances, et Martial est devenu un tonton attentionné, qui a arrosé les racines de Fafou.

Jean-Yves a créé une association solide, cadrée, appelée "les bébés voyageurs"... Qui a trimballé une centaine de petits africains malades... Aller ET retour !

Sa plus jolie découverte, il l'a faite dans un livre, le "prof". Lui le rigoureux, le cartésien, l'homme d'action, il s'est demandé alors si la destinée, finalement, n'était pas écrite pas dans des galaxies étoilées, là-haut....

Il cherchait l'origine du prénom de son fils, surnommé Fafou, mais en fait Fouad pour l'état civil. Il a lu avec plaisir qu'il avait été un nom de rois en Egypte, puis qu'on décrivait les Fouad comme des personnes généreuses, qui avaient du cœur...

Un peu plus loin, le livre révélait que, transcrit de l'arabe fuâd, signifiant " le cœur spirituel ", Fouad faisait partie des prénoms répondant à la promesse du Coran : "Dieu ne rendra certainement pas vaine votre foi"...

Quelles convergences vers le cœur...

Le sien allait rompre d'émotion, il cherchait un mouchoir pour se tamponner les yeux quand une voix lui demanda :

- Vous êtes sûr que ça va, Monsieur ?

Depuis combien de temps avait-il oublié son candidat visiteur médical ?



MUHAMMAD, sceau des prophètes de Dieu

Par Robert ROC

Quelques années après que l'empereur Justinianus eût fait édifier à Byzance l'église Sainte-Sophie pour affirmer le rayonnement de la chrétienté, en l'an 750, au cœur d'une région désertique clairsemée d'oasis, prospérait une cité riche de sa mystérieuse pierre noire et de son point d'eau apprécié par les caravaniers chargés de marchandises précieuses, comme soies de Chine, épices d'Inde, parfums du Yémen.

En ce lieu, où jadis Abraham et son premier-né Ismaël avaient élevé un autel, vivaient, au temps où avait miraculeusement échoué l'attaque menée par le roi abyssin Abraha pour contraindre les habitants de la cité de la Makka à se convertir à l'évangile, une jeune femme appelée Amina et son époux Abdallah.

Lointain descendant d'Abraham et d'Ismaël, Abdallah, membre du clan des Ismaélites dont naguère certains avaient acheté l'hébreu Joseph à ses envieux frères pour le vendre comme esclave en Égypte, devait mourir à Yatrib lors d'une expédition commerciale peu avant la naissance d'un fils que son aïeul appela Muhammad.

Confié par sa mère à une nourrice bédouine, le bébé lui fut rendu deux ans après, mais elle ne tarda pas à le laisser orphelin.

Élevé dès lors par son grand-père paternel, le bambin, à la rapide disparition de ce dernier, fut pris en charge par son oncle Abu Talib dont la relative aisance reposait sur le commerce caravanier.

Avec lui, à peine âgé de dix ans, Muhammad commença à parcourir les désertiques grandes routes commerciales jalonnées de points où l'eau devait être partagée entre tous, laissant derrière lui une ville où les tendances monothéistes diffusées par juifs et chrétiens faisaient que la religion polythéiste traditionnelle était remise en question comme l'était la conception matérialiste brutale de la société dominante chez les marchands mecquois dont se différenciait Abu Talib, lequel tout en initiant son neveu au maniement peu répandu du calame, ce roseau taillé utilisé pour écrire, le fit bénéficier de ses connaissances.

L'Éternel n'imposant à personne au-delà de ce qu'il peut assumer, Muhammad, loin de l'influence perverse de ceux qui thésaurisaient l'or et l'argent sans rien dépenser sur le chemin de Dieu, apprit de son tuteur que la richesse n'est ni une tare ni une vilénie sous réserve qu'elle ne soit pas une séduction et une jouissance.

Abu Talib lui enseigna aussi qu'il ne fallait pas causer du tort aux hommes dans ce qui leur appartient, par exemple, dans une société fondée sur la plus value commerciale, en ne donnant pas la mesure et le poids exacts ou en mangeant tout ou partie des biens d'autrui.

Il lui apprit également que Dieu ayant enjoint aux humains d'assujettir la terre, il appartenait aux générations successives de la faire fructifier dans l'intérêt de tous par leur travail, lequel était loin d'être une malédiction puisque, en contrepartie, Dieu avait prescrit à chacun, tout en déclarant que les dilapidateurs sont frères des démons, de ne pas négliger sa part de la vie de ce monde sans commettre d'excès, car il serait vain de mépriser les dons et les bienfaits dispensés par l'Éternel au profit d'une pitié désincarnée.

Certain jour, à l'orée du grand centre chrétien de Bosra en Syrie, leur caravane fit halte, comme à l'accoutumée, non loin de l'ermitage de l'anachorète Bahira lequel reconnut dans le jeune caravanier le chamequier appelé, dans un songe prémonitoire, à un destin extraordinaire : aussi recommanda-t-il à Abu Talib de bien veiller sur lui, car il aurait à se défendre contre son propre peuple.

Une dizaine d'années plus tard, Muhammad se chargea d'un déplacement pour le compte d'une riche veuve mecquoise.

Ayant remarqué sa conscience professionnelle, Khadija, faisant fi des préjugés, proposa, au grand étonnement de l'intéressé, le mariage à ce célibataire de dix à quinze ans son cadet.

Par la suite, la cubique Ka'ba ayant été détruite par le feu, sa reconstruction opposa les puissantes familles mecquoises qui, toutes, entendaient s'honorer en remplaçant la vénérée pierre noire à son emplacement rituel.

Tout comme Salomon avait acquis la notoriété grâce à un jugement inscrit dans les annales, Muhammad acquit l'estime de tous en évitant un affrontement stérile par l'effet de la suggestion de mettre, pour la déplacer, la pierre sacrée dans une solide étoffe que pourraient tous tenir les représentants des divers clans adverses.

Mais il n'en fut pas plus heureux pour autant parce que, si chez les Bédouins du Hedjaz la naissance d'une fille assombrissait les visages, il pleurait la mort en bas âge des héritiers mâles que lui avait donnés son épouse.

Peut-être eut-il pu avoir un fils en se livrant à la polygamie, mais se considérant lié à la seule Khadija, il préféra adopter deux garçons, un cousin prénommé Ali et un esclave christianisé appelé Zayad qu'il affranchit.

Parce que sur le plan spirituel il se jugeait insatisfait, il appréciait la compagnie de gens comme ce Waraqah ibn Nawfal, un vieux parent de son épouse, dont l'érudition et l'intelligence lui permettaient de transposer l'évangile du syriaque en hébreu ou en arabe.

Dans son univers où se côtoyaient agnostiques, idolâtres, polythéistes, bouddhistes, zoroastriens, brahmanistes, judéo-chrétiens, entre autres, et où seuls ces derniers détenaient des écrits révélés, au contact de cet homme se forma peu à peu en Muhammad une vision du monde dominé par ce dieu unique que vénéraient juifs et chrétiens et si différente de celle du paganisme arabe où des dizaines de petits dieux se combattaient de façon anarchique comme dans les panthéons romains ou grecs.

À l'image d'un aïeul à qui les miséreux devaient l'institution de la distribution d'une soupe épaissie de pain rassis émietté, il détestait les injustices dont se rendaient coupables ceux qui tiraient largement profit des pèlerinages à la Ka'ba et du trafic caravanier.

Le malaise profond provoqué par la fièvre commerciale fit naître en lui l'espoir d'un changement auquel avaient jadis appelé Moïse puis Jésus.

Aucun annonciateur des temps nouveaux n'ayant paru depuis six siècles, alors que Jésus, selon des propos recueillis par Jean, avait prophétisé que Dieu donnerait un autre paraclet au monde, Muhammad était loin de s'imaginer qu'il serait appelé à sceller le sceau de la révélation divine, ne devant en effet être, à la différence de tous les inspirés qui l'avaient précédé, que le dernier des avertisseurs.

Aussi se trouva-t-il tout surpris lorsque, la quarantaine passée, s'étant une nouvelle fois abstrait d'une existence mercantile pour se livrer dans la grotte d'Hira à une retraite à l'image d'ascètes juifs et chrétiens de ses connaissances, lui apparût un Céleste se nommant Djibril venu lui annoncer que l'Éternel ferait descendre sur lui, en langue arabe, un livre, le Coran, en tant que confirmation de la Torah et de l'Évangile afin qu'il soit pour les Terriens un rappel pour qu'ils suivent la religion d'Abraham, car il convenait de croire à ce qui lui avait été dit, à ce qui avait été dit à ses fils Ismaël et Isaac, puis à Moïse et à Jésus sans faire de différence entre eux.

En plein désarroi à la pensée de ce que l'on attendait de lui, Muhammad fut encouragé par son épouse et le pieu Waraqah ibn Nawfal qui le conforta dans l'idée de son destin exceptionnel que, en écho à l'anachorète Bahira, précisa-t-il, contrecarrera son propre peuple.

Appelé donc à recueillir ce que l'Éternel lui enjoindrait de transmettre, Muhammad fut ainsi amené à apporter au monde le souffle d'une nouvelle espérance. Attaqués dans leurs croyances idolâtres par celui qui tout à la fois les accusait d'aimer la richesse d'une passion sans borne et voulait ramener à un dieu unique la multiplicité des idoles tournées en dérision, les notables mecquois redoutant la destruction des bases mêmes de leur existence sociale tinrent pour intolérable l'idée même de devoir totalement s'abandonner à la volonté de ce Dieu "Un" exprimée

par Muhammad, ne comprenant pas que, n'étant en rien une aliénation, cette soumission volontaire, active et fervente manifestation d'une adhésion réfléchie plutôt que d'une aveugle obéissance mécanique parce que Dieu n'impose aucune gêne dans la religion, était au contraire la source féconde de la vraie liberté de l'individu dont, sublimée par la foi, elle magnifie ainsi le libre arbitre dont il a été doté.

Alors que pour Muhammad n'existait aucune séparation entre l'humain et le divin, car tous les aspects de la vie individuelle et collective sont couverts par les Écritures sans qu'il y ait crainte de fossilisation des lois et des institutions si elles restent dans la ligne des principes sacrés, les Mecquois, dans leur majorité, ne pouvant admettre l'intervention de la religion dans ce qu'ils regardaient comme des affaires essentiellement temporelles, lui reprochèrent de plus en plus violemment ses prêches, se livrant même à des voies de fait sur ceux qui, par opposition aux mécréants, s'étaient, à son image, qualifiés de soumis à la volonté de Dieu, c'est à dire de Musulmans.

Début septembre de l'an chrétien 622, Muhammad dû et pût trouver refuge à Yatrib, une oasis encaissée à quelque 350 km au nord comme une émeraude dans les sables sans fin aux lignes fuyantes évoquant les vagues de la mer infinie, une oasis alors théâtre de rivalités entre tribus juives, clan chrétien et groupes arabo-païens qui la peuplaient.

Fort de sa foi missionnaire, Muhammad s'érigea en médiateur écouté, parvenant ainsi à les faire vivre ensemble dans le respect de la Loi dont Moïse fut le premier dépositaire et à cause de laquelle Jésus monta au Golgotha.

Donnant à l'oasis des règles inspirées par ce Dieu "Un" pour qui temporel et spirituel sont les deux faces indissolublement complémentaires d'une même réalité, Muhammad, à l'opposé de Moïse porté par l'Éternel à faire reposer tout le poids de la race sur les enfants d'Israël parce qu'il leur avait donné excellence au dessus des autres peuples en faisant d'eux sa communauté préférée, a, après Jésus et comme lui, substitué au lien du sang celui du pacte religieux portant la féconde caractéristique de l'unité dans la diversité.

Comme le corps humain est un quoique formé de plusieurs membres tous utiles et dotés d'une originalité propre, la société qu'il a fondée remit à l'honneur le système étatico-religieux que les Hébreux avaient été appelés par l'Éternel à instaurer en terre de Canaan. Un système dans lequel tous les individus sont tenus pour égaux et solidaires comme les dents d'un peigne, les droits de chacun d'eux se fondant sur leur égalité et leur liberté, les uns et les autres devant répondre du comportement que leur a dicté leur libre arbitre à la fois devant Dieu, au travers de leur propre conscience, et devant les hommes, au travers de leurs lois.



Si un total attachement au Dieu "Un" est exigé, le Coran donné à Muhammad ne demande, pas plus d'ailleurs que la Torah et l'Évangile, de croire pour croire puisque ce n'est que par la connaissance et l'observance réfléchie de la Loi divine que l'on peut réellement vénérer Dieu; la foi n'étant qu'une aveugle superstition si elle se fonde sur des dogmes qui, de conception purement humaine, sont à l'opposé du savoir car toute croyance aveugle fait ressembler qui la pratique à un âne bâté qui porterait des livres.

La vraie foi ôte le voile de l'obscurantisme et donne, notamment aux femmes, la vue perçante des lendemains que, aux côtés des hommes et égales à eux, elles doivent bâtir pour que puissent chanter les lendemains car dans une société où, à l'époque, les hommes avaient autorité sur elles à cause des dépenses qu'ils faisaient pour assurer leur entretien, les femmes avaient des droits équivalents à leurs obligations et ne pouvaient plus, par exemple, être reçues en héritage contre leur gré, ni interdites de s'adonner au commerce comme l'avait fait celle dont Muhammad devint l'époux.

Ainsi, au travers des sourates qui lui furent insufflées vingt-trois ans durant, Muhammad conçut l'islam comme un système destiné à assurer à chaque membre de la communauté humaine, femme ou homme, tout le bien matériel possible, condition même de son épanouissement spirituel.

Par son caractère législatif induit, le Coran qui lui fut donné a constitué, avec les prescriptions ressortant de la Torah et de l'Évangile dont ce livre sacré était la confirmation, l'armature d'une nouvelle société qu'il avait entendu fonder comme avec lui l'avaient entendu Moïse puis Jésus qui, tous deux, avaient rejeté l'injustice, la violence, la haine.

Parce que Dieu, ce Dieu qui n'étant pas l'instigateur de leurs actes mais leur simple témoin et comptable, n'aime pas le désordre, ni les fauteurs de désordre, ni ceux qui commettent l'injustice ou se livrent à des actions violentes, Muhammad répéta qu'il n'appartenait pas à un croyant de tuer un croyant sauf, et bien qu'il eût en aversion, si le combat lui était imposé; toute autorisation de se défendre étant donnée à ceux qui ont été injustement opprimés avec pour obligation, dans le cas où les transgresseurs inclinaient à la paix, de cesser le combat car Dieu ne donnait plus alors aucune raison de continuer à lutter.

De toute manière Muhammad interdisait de s'encourager mutuellement au crime et à la haine; que la haine n'incite pas à commettre des injustices car celui qui a tué un être humain qui lui-même n'a pas tué, ni commis de violence, est considéré comme s'il avait tué tous les êtres humains.

Si donc il était interdit de tuer sinon pour une juste raison, il ne convenait d'être hostile envers quiconque vous était hostile seulement dans la mesure où il vous était hostile ainsi que l'édicte la loi hébraïque du

talion que Jésus était venu non pour l'abroger mais pour la parfaire... Encore que cela vaudrait mieux de renoncer à la vengeance, celle-ci devant être le fait non plus de la victime ou de sa famille, mais celui de la communauté.

De la sorte Muhammad s'appliqua à forger une communauté forte de la seule acceptation libre et adhésion consciente de ses membres aux prescriptions divines incitant chacun à se prendre en charge de concert avec tous les autres, la conduite des affaires communes étant l'affaire de tous; droits et devoirs des individus comme des groupes formant la communauté ressortant les uns et les autres des enseignements épars dans la Torah, dans l'Évangile et dans le Coran corroborant ces écritures antérieures.

Au travers d'elles comme au travers des sourates qui lui furent données, Muhammad incita chacun à rechercher le savoir, ce que dans la suite des temps les musulmans ne manquèrent pas de faire en se faisant les transmetteurs des cultures romaine, perse, indienne et chinoise.

Mais avant ces années où ils purent apporter une contribution impérissable au progrès de l'humanité tout entière, Muhammad se devait, pour que puisse s'enclencher un tel processus voulu par Dieu, de prendre exemple sur Moïse détruisant le Veau d'Or et sur Jésus chassant les marchands du Temple, en jetant à la Makka le premier janvier de l'année chrétienne 630, hors de la Ka'ba toutes idoles devant lesquelles se prosternait la païenne cité mecquoise, à l'exception de l'étrange pierre noire que l'on disait descendue du ciel.

Il devait encore, l'année suivante, rappeler aux musulmans que tous les humains étaient égaux devant Dieu, tout Arabe ne pouvant avoir de supériorité sur un non Arabe que par la piété.

Cette condamnation du racisme devait être l'une des dernières manifestations verbales de celui dont Dieu avait fait le sceau des prophètes, de cet homme qui avait été appelé à fonder une religion nouvelle qui, comme toute autres, portait certes en soi une force féconde et enrichissante au service d'une espérance, insuffisamment insufflée au regard de l'Éternel par le judaïsme et le christianisme. Malheureusement ces religions portaient aussi, les graines empoisonnées du mépris, de l'intolérance, du fanatisme enfouies dans le fumier d'une caricaturale religiosité en totale contraction avec les valeurs divines qui, seules, font la vraie grandeur des nations et civilisations.

Si, incarné dans Muhammad, le rappel divin ne fut hélas pas entendu, la révélation de la nouvelle terre fut close avec sa mort puisque, jusqu'au jour fixé par l'Éternel qu'il soit indistinctement appelé YHWH, Dieu ou Allah, de la fin d'un monde détourné de la vraie foi, il n'y eut et n'y aura plus, jusqu'au jour de la création d'une nouvelle terre, une seule créature pour se dire prophète à l'image de Moïse, Jésus ou Muhammad.

CHARTRE DU PEN

Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa race, sa couleur ou sa religion.



P.E.N. Club de Monaco
C/o Musée d'Anthropologie Préhistorique
Boulevard du Jardin Exotique
MC 98000 Monaco